

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 264

UNE FAMILLE DE DÉGÉNÉRÉS HÉRÉDO-ALCOOLIQUES

dans l'œuvre de DOSTOÏEVSKI

“*Les Frères KARAMAZOV*”

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

le 30 Juin 1927

PAR

Michel LIPSKY

né à KIEFF (Russie), le 2 Juillet 1897



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1927

UNE FAMILLE
DE DÉGÉNÉRÉS HÉRÉDO-ALCOOLIKES
dans l'œuvre de Dostoïevsky, *Les Frères Karamazov*.

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 264

UNE FAMILLE DE DÉGÉNÉRÉS
HÉRÉDO-ALCOOLIQUES
dans l'œuvre de DOSTOÏEVSKI
“*Les Frères KARAMAZOV*”

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

le 30 Juin 1927

PAR

Michel LIPSKY

né à KIEFF (Russie), le 2 Juillet 1897



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1927

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ.
Doyen	M. J. LEPINE.
Assesseur	M. ROLLET.

PROFESSEURS HONORAIRES MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. BARD
Cliniques chirurgicales	PIC
	TIXIER
	BERARD
Clinique obstétricale et Accouchements	X.
Clinique ophtalmologique	ROLLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NICOLAS
Clinique neurologique et psychiatrique	LEPINE (J.)
Clinique des maladies des enfants	MOURIQUAND
Clinique des maladies des femmes	VILLARD
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	LANNOIS
Clinique des maladies des voies urinaires	ROCHET
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	NOVE-JOSSERAND
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	CLUZET
Chimie biologique et médicale	HUGOUNENQ
Chimie organique et Toxicologie	MOREL
Matière médicale et Botanique	BRETIN
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	GUIART
Anatomie	LATARJET
Histologie	POLICARD
Physiologie	DOYON
Pathologie interne	COLLET
Pathologie et Thérapeutiques générales	CADE
Anatomie pathologique	PAVIOT
Chirurgie opératoire	PATEL
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	ARLOING (F.)
Médecine légale	ETIENNE-MARTIN
Hygiène	COURMONT (P.)
Thérapeutique, hydrologie et climatologie	SAVY
Pharmacie	LEULIER

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
— — Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN
— — Chimie minérale	BARRAL
— — Urologie	GAYET

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER.
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER.
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
GARIN	ROUBIER	DUNET	DUFOURT.
TRILLAT	FAVRE	CHALIER (André)	DUMAS.
SARVONAT	BONNET	CHALIER (Joseph)	GABRIELLE.
FLORENCE (G.)	RHENTER	NOEL	MANCEAU.
ROCHAIX	MAZEL	CHEVALLIER.	MARTIN (Joseph).
CORDIER (V.)	SANTY	DEVIC.	ROCHET (Ph.).
			WERTHEIMER.

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

MM. Etienne MARTIN, président ; GARIN, assesseur
FAVRE et MAZEL, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR JEAN LEPINE

En témoignage de notre profonde
reconnaissance pour la bienveil-
lance qu'il n'a cessé de nous mani-
fester au cours de nos études.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

A NOTRE JURY

A NOS MAÎTRES

AVANT-PROPOS

Qu'il nous soit permis de remercier toutes les personnes qui ont bien voulu nous apporter leur aide pour la publication de ce travail.

M^{me} Monod-Lafargue nous a donné plusieurs fois des marques d'intérêt, et de précieux encouragements, durant nos années d'études.

C'est encore elle qui a bien voulu assurer à ce modeste travail sa tenue française.

Nous ne saurions trouver de mots pour lui exprimer toute notre profonde et respectueuse gratitude.

M. le Professeur Patouillet a bien voulu nous donner de précieuses indications sur la bibliographie de Dostoïevsky. Nous ne pouvions nous adresser à meilleure source, étant donnée sa connaissance si approfondie de la langue et de la littérature russes. Qu'il nous soit permis de le remercier ici de toute l'obligance qu'il nous a montrée.

M. le Docteur Doubrow a été pour nous un camarade infiniment dévoué et un guide toujours sûr.

Dans ce dernier travail, il nous a aidé de ses conseils médicaux et de toute sa culture. Nous tenons à le remercier très affectueusement et particulièrement des directives qu'il nous a données et de l'amitié qu'il nous a témoignée.

UNE FAMILLE
DE DÉGÉNÉRÉS HÉRÉDO-ALCOOLIQUES
dans l'œuvre de DOSTOÏEVSKY, *Les Frères Karamazov*.

INTRODUCTION

Aller chercher dans le domaine des lettres les observations que la clinique nous refuse peut paraître un procédé audacieux. Il a cependant donné lieu à maints ouvrages qui n'ont pas terni l'éclat de cette Ecole; et le Maître vénéré qui a daigné approuver notre choix et le consacrer de son autorité présidentielle, nous permettra, nous voulons le croire, de dire ici combien ses leçons ont formé notre pensée, combien aussi ce modeste travail s'en ressent.

Il n'a pas été donné au génie de Dostoïevsky d'assister à cette crise de l'Esprit dont M. Paul Valéry vient d'ouvrir le procès. Si cependant dans les lettres modernes on peut en saisir « l'ajournement » (j'entends ce mot dans le sens qu'on lui donne au Palais), Dostoïevsky en est un des huissiers fidèles et nous en a conté maintes fois l'exploit.

Si la « crise de l'Esprit » n'est pas, au sens propre du mot, une maladie mentale à laquelle le monde civilisé est en proie aujourd'hui, il n'en reste pas moins vrai que bien des facteurs concourent à en

former la pathologie, et les » poisons de la civilisation » n'en sont pas les moindres.

« L'alcool sait revêtir le plus sordide bouge
« D'un luxe miraculeux;
« Et fait surgir plus d'un portique fabuleux
« Dans l'or de sa vapeur rouge
« Comme le soleil couchant dans le ciel nébuleux. »

Mais ce luxe coûte cher au genre humain : l'alcool fait, non seulement le lit de la tuberculose, mais aussi celui de la déchéance physique et morale de l'humanité qui lui est asservie. Cependant, l'homme feint de ne pas s'en apercevoir. Et dans l'exemple qui servira de base à cette étude, on pourra peut-être nous attaquer en faisant valoir cet argument que les quatre frères Koramazov sont à un tel point dissemblables que des créations aussi disparates ne peuvent avoir la même cause.

Nous chercherons pourtant à démontrer le contraire. Si les descendants d'un alcoolique sont des tarés, la tare n'est qu'un terrain sur lequel la société sème et moissonne. La portée de l'action sociale sur un pareil terrain est la thèse défendue avec tant d'autorité par Tarde et Lacassagne. C'est celle-là même qu'ils ont si vigoureusement opposée à la doctrine adverse de Lombroso.

On verra dans la suite que si Ivan Karamazov est un monstre fini, et Mitia un monstre naissant, Alexeï Karamazov, tout profondément taré qu'il soit (car son affectivité, ses instincts, en un mot tout le mécanisme de la machine mentale sont très profondément at-

teints chez lui), Alexeï reste néanmoins un être social qui n'aura probablement besoin d'un médecin d'état-civil que pour rédiger son certificat de décès.

Ceci ne veut cependant pas dire qu'il sera exclu de cette étude. Tout au contraire, elle s'en servira pour mettre en valeur les tares dont la justice n'est point maîtresse, mais qui sont du ressort médical pur, et dont le médecin ne doit pas ignorer les manifestations. Car c'est chez de tels malades, de tels « tarés » que le praticien peut être appelé à faire de la psychiâtrie sans s'en douter, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Nous étudierons donc successivement les trois frères Karamazov, Ivan, Mitia, Alexeï, et leur demi-frère, le « bâtard » Smerdiakov, dont l'hérédité pathologique maternelle et le mal comitial personnel font un sujet à part.

Dans l'étude des « Frères Karamazov », nous nous efforcerons de mettre en relief le rôle de certains cénacles universitaires, et celui de la philosophie allemande comme elle s'est réfléchié dans certains cerveaux russes de l'époque :

Kant genuit Hegel,
Hegel genuit Marx,
Marx genuit... Pissarev, Tchernichevsky... Ivan
Karamazov.

Enfin, nous verrons quelles fleurs a données le mysticisme sur le terrain taré d'Alexeï Karamazov. Quant à Smerdiakov, nous chercherons surtout à démontrer comment les deux tares que lui ont léguées

ses parents ont fait germer dans son esprit toute une doctrine de revendicateur qui veut en même temps être un justicier et un philosophe; comment, enfin, grâce à son instabilité mentale, il aperçoit une autre face du problème, tout à coup se révèle à lui-même comme un vulgaire criminel de droit commun; et, une fois l'abîme ouvert à sa droite, par instinct de conservation, cède à l'appel du vide...

Pour sonder l'insondable, nous laisserons plus d'une fois la parole au romancier lui-même.

Qu'il nous soit permis de conclure, en terminant cette introduction un peu longue, que Dostoïevsky, dans cette étude médico-psychologique, nous servira d'appareil amplificateur, à l'aide duquel nous entreprenons un travail de microdissection du sentiment. Ceux qui savent combien la microdissection est difficile (même pour les opérations grossières des anatomistes), voudront bien accorder leur indulgence à notre modeste tentative d'application de cette méthode ingrate à l'âme humaine.

MITIA

Issu d'un père alcoolique et d'une mère dégénérée présentant elle-même des caractères multiples d'aliénation mentale, dépourvue d'instinct de propriété tout aussi bien que d'instinct maternel, et vagabonde par surcroît, Mitia Karamazov subit en plus l'influence néfaste du milieu dans lequel devait s'écouler son enfance et sa jeunesse.

Enfant abandonné, il est d'abord recueilli par Grigori, le vieux domestique, et vit dans son isba. Mais un cousin maternel s'en mêle : Mitia, extrait de ce premier milieu, est plongé dans un autre, profondément différent, mais de valeur éducative aussi douteuse. Il ne reçoit donc jamais d'éducation suivie; et, déjà marqué par la dégénérescence du fait de ses antécédents héréditaires, il ne trouve jamais, dans l'ambiance où il vit, le moindre contre-poids à la tare organique de sa naissance.

Une fois à l'école, le même désordre moral préside à son instruction. Toujours la même instabilité, la même absence de méthode. Il passe du lycée à l'Ecole militaire. Encore une fois, le choc se produit. Dostoïevsky nous donne ici une observation fort curieuse et qui mérite l'attention des aliénistes et des pédagogues. Nul n'ignore aujourd'hui que les dégénérés, éle-

vés avec méthode, peuvent être des citoyens paisibles et même utiles. Or, c'est la méthode précisément qui manque complètement durant toute la période de la formation de la personnalité chez Mitia Karamazov. Faut-il s'étonner si la dégénérescence évolue pour son propre compte, et aboutit à ces anomalies multiples du caractère, du raisonnement et des instincts qui, l'alcool aidant, feront de Mitia Karamazov un impulsif, un alcoolique sujet aux accès de délire d'imagination, le tout se déroulant sur un fond de confusion mentale ?

Mais, écoutons Dostoïevsky :

Aliocha avait remarqué l'enthousiasme de son frère, en entrant dans le pavillon. Il vit sur la table une demi-bouteille de cognac et un petit verre.

— C'est du cognac ! dit Mitia avec un éclat de rire, tu vas penser : « Il continue à boire ». Ne te fie pas aux apparences.

« Ne crois pas la foule vaine et menteuse,

« Renonce à tes soupçons... »

Je ne m'enivre pas, je « sirote », comme dit ce cochon de Rakitine, ton ami, et, il le dira encore, devenu conseiller d'Etat. Assieds-toi, Aliocha ; je voudrais te serrer dans mes bras, à t'écraser, car, dans le monde entier, crois moi, en vérité, en vé-ri-té, je n'aime que toi !

Il prononça les derniers mots dans une sorte de frénésie.

— Toi, et encore une coquine dont je me suis amouraché, pour mon malheur. Mais s'amouracher, ce n'est pas aimer. On peut s'amouracher et haïr. Rappelle-toi cela. Jusqu'à présent, je parle gaiement, Assieds-toi à table, près de moi, que je te voie. Tu m'écouteras en silence, et je dirai tout, car le moment de parler est arrivé. Mais sais-tu, j'ai réfléchi, il faut vraiment parler bas parce qu'ici... il y a peut-être ici des oreilles aux écoutes. Tu

sauras tout, j'ai dit : la suite viendra. Pourquoi avais-je une telle envie de te voir, depuis cinq jours que je suis ici, et tout à l'heure ? C'est que tu m'es nécessaire... et qu'à toi seul je dirai tout... c'est que demain une vie finit et une autre recommence pour moi. As-tu jamais éprouvé en rêve la sensation de rouler dans un précipice ? Eh bien ! maintenant je tombe réellement. Oh ! je n'ai pas peur, mais c'est une peur douce, ou plutôt de l'ivresse... Et puis, au diable ! Qu'importe ! Esprit fort, esprit faible, esprit de femme, qu'importe ! Louons la nature ! Vois quel beau soleil, quel ciel pur, partout de verts feuillages ; c'est vraiment encore l'été. Nous sommes à 4 heures de l'après-midi, il fait calme ! Où allais-tu ?

A-t-on jamais mieux décrit un délire confusionnel ; ce trébuchement des idées qui frise la véritable incohérence ; cette *fugo idearum* des anciens, si caractéristique pour l'état maniaque de certaines folies aiguës alcooliques ?

Mais, suivons le récit. La question que Mitia adresse à son frère, tout à fait fortuite, est sans aucun rapport avec les idées mal enchaînées qu'il présente. Il ne s'attend d'ailleurs pas à une réponse : ce n'est qu'une simple apostrophe. Mais Aliocha répond. Aussitôt, *automatiquement*, le délire de Mitia commence à pivoter autour de cette réponse :

— J'allais chez mon père et je voulais voir, en passant, Catherine Ivanovna.

— Chez elle et chez le père ! Quelle coïncidence ! Car, pourquoi t'ai-je appelé, pourquoi t'ai-je désiré du fond du cœur, de toutes les fibres de mon être ? Précisément pour t'envoyer chez le père, puis chez elle, afin d'en finir avec l'une et avec l'autre. Envoyer un ange ! J'aurais pu envoyer n'importe qui, mais il me fallait un ange. Et voilà que tu y allais de toi-même.

Cette explosion de paroles est tellement peu en rapport avec la réalité que l'interlocuteur, Aliocha en l'espèce, s'en étonne.

Mais est-il possible d'arrêter le torrent d'un délire d'imagination chez un alcoolique ?

Il continue, rapide comme un éclair, désordonné, incohérent, dirigé par la similitude des mots, des assonances. Et l'assonance est la sœur de la rime :

Mitia éprouve le besoin irrésistible de rimer; il cite un vers. Un vers! mais il en a d'autres tout prêts. Ecoutez plutôt :

— Attends, tu le savais. Je vois que tu as tout compris; mais tais-toi. Ne me plains pas, ne pleure pas !

Dimitri se leva, l'air songeur :

— C'est elle qui t'a appelé; elle a dû t'écrire, sinon tu ne serais pas allé...

— Voici son billet... Aliocha le tira de sa poche.

Mitia le parcourut rapidement.

— Et tu prenais par le plus court ! O dieux ! Je vous remercie de l'avoir dirigé de ce côté et amené vers moi, tel le petit poisson d'or qui échut au vieux pêcheur, d'après le conte (1). Ecoute, Aliocha, écoute, mon frère. Maintenant, j'ai résolu de tout dire. Il faut que je m'épanche, enfin ! Après m'être confessé à un ange du ciel, je vais me confesser à un ange de la terre. Car tu es un ange. Tu m'écouteras et tu me pardonneras... J'ai besoin d'être absous par un être plus noble que moi. Ecoute donc. Supposons que deux êtres s'affranchissent des servitudes terrestres et planent dans une région supérieure, l'un deux, tout au moins. Que celui-ci, avant de s'envoler ou de disparaître, s'approche de l'autre et lui dise : « Fais pour moi ceci ou cela », des choses qu'il n'est jamais d'usage d'exiger, qu'on ne demande que sur le lit de

(1) *Conte du Pêcheur et du Poisson*, POUCHKINE (1833).

mort. Est-ce que celui qui reste refuserait, si c'est un ami, un frère ?

— Je le ferai, mais dis-moi vite de quoi il s'agit.

— Vite... Hum ! Ne te dépêche pas toi, Aliocha. En te dépêchant, tu te tourmentes. Inutile de se hâter, maintenant. Le monde entre maintenant dans une ère nouvelle. Quel dommage, Liocha, que tu ne t'enthousiasmes jamais. Mais que lui dis-je ? C'est moi qui manque d'enthousiasme ! Que dis-je, nigaud que je suis :

« Homme sois noble ! »

De qui est ce vers ?

Aliocha résolut d'attendre. Il avait compris que toute son activité, en effet, était peut-être concentrée maintenant en ce lieu. Mitia demeura un moment songeur, accoudé sur la table, le front dans la main. Tous deux se taisaient.

— Liocha, toi seul m'écouteras sans rire. Je voudrais commencer... ma confession... par un hymne à la joie, comme Schiller, *An die Freude* ! Mais je ne connais pas l'allemand, je sais seulement que c'est : *An die Freude*. Ne vas pas t'imaginer que je bavarde sous l'empire de l'ivresse. Il me faut deux bouteilles de cognac pour m'enivrer.

« Tel Silène vermeil

« Sur son âne trébuchant. »

Or, je n'ai pas bu un quart de bouteille et ne suis pas Silène. Non Silène, mais Hercule, car j'ai pris une résolution héroïque. Pardonne-moi ce rapprochement de mauvais goût, tu auras bien d'autres choses à me pardonner aujourd'hui. Ne t'inquiète pas, je ne brode pas, je parle sérieusement et vais droit au fait. Je ne serai pas dur à la détente comme un juif. Attends, comment est-ce donc ?

Il leva la tête, réfléchit, puis commença avec enthousiasme....

Il est impossible de tout citer. Les trois chapitres concernant la « Confession d'un cœur ardent » constituent une étude clinique du délire alcoolique. Un

point très particulier et où l'on peut vraiment admirer la clairvoyance divinatrice du romancier, est la fin du troisième chapitre, « La tête en bas », où l'on trouve le délire de jalousie, si caractéristique pour l'accès de délire alcoolique aigu, et en même temps ce délire d'expiation dont les différentes phases sont retracées, tout le long du roman, de main de maître.

Ivan FIODOROVITCH

Nous connaissons ses antécédents paternels. Quant à sa mère, Dostoïevsky nous apprend qu'elle « fut en proie à une maladie nerveuse fréquente parmi les villageoises et qui leur vaut le nom de possédées. Parfois la malade, « *victime de terribles crises d'hystérie, en perdait la raison* ».

Dans son enfance, Ivan Fiodorovitch reçoit une éducation soignée. Mais il ne la reçoit pas dans sa famille.

Il devint un adolescent morose et renfermé, nullement timide, mais il avait compris de bonne heure que son frère et lui grandissaient chez des étrangers, par grâce, qu'ils avaient pour père un individu qui leur faisait honte, etc. Ce garçon montra, dès sa plus tendre enfance (à ce qu'on raconte tout au moins) de brillantes capacités pour l'étude. A l'âge de 13 ans environ, il quitta la famille d'Iéfim-Petrovitch pour suivre les cours d'un gymnase de Moscou, et prendre pension chez un fameux pédagogue, ami d'enfance de son bienfaiteur.

Plus tard Ivan racontait que Iéfim Petrovitch avait été inspiré par « son ardeur au bien » et par l'idée qu'un adolescent génialement doué devait être élevé par un éducateur génial. Au reste, ni son protecteur, ni l'éducateur de génie n'étaient plus lorsque le jeune homme entra à l'université,

Iéfilin Petrovitch ayant mal pris ses dispositions, et comme le versement du legs de la générale traînait en longueur, par suite de diverses formalités et de retards inévitables chez nous, le jeune homme se trouva fort gêné dans ses deux premières années d'université, obligé de gagner sa vie tout en faisant ses études. Il faut noter qu'alors il n'essaya nullement de correspondre avec son père — peut-être par fierté, par dédain envers lui — peut-être aussi le froid calcul de sa raison lui démontrait qu'il n'avait rien à en attendre. Ainsi qu'il en fut, le jeune homme ne se troubla pas, trouva du travail, d'abord des leçons à vingt kopeks, ensuite il rédigea des articles en dix lignes sur des scènes de la rue, signés « Un Témoin oculaire », qu'il portait à divers journaux. Ces articles, dit-on, étaient toujours curieux et spirituels, ce qui assura leur succès. De la sorte, le jeune reporter montra sa supériorité pratique et intellectuelle sur les nombreux étudiants des deux sexes, toujours nécessaires, qui, à Pétersbourg et à Moscou, assiègent ordinairement, du matin au soir, les rédactions des journaux et des périodiques, n'imaginant rien de mieux que de répéter leur éternelle demande de traductions du français et de copies. Une fois connu dans les rédactions, Ivan Fiodorovitch ne perdit pas le contact. Dans ses dernières années d'université, il se mit, avec beaucoup de talent, à donner des comptes rendus d'ouvrages spéciaux. Mais ce n'est que vers la fin qu'il réussit, par hasard, à éveiller une attention particulière dans un cercle de lecteurs beaucoup plus étendu. Le cas était assez curieux. A la sortie de l'Université, et alors qu'il se préparait à partir pour l'étranger avec ses deux mille roubles, Ivan Fiodorovitch publia dans un grand journal, un article étrange, qui attira même l'attention des profanes.

Le sujet lui était apparemment inconnu, puisqu'il avait suivi les cours de sciences naturelles, et que l'article traitait la question des tribunaux ecclésiastiques, partout soulevée alors.

Tout en examinant quelques opinions émises sur cette matière, il exposait également ses vues personnelles,

Pour comprendre l'évolution du délire chez Ivan Flodorovitch, il nous faut dire quelques mots sur les idées en cours à l'époque où Ivan Flodorovitch fait ses études à l'Université de Moscou. Il a dû y entrer à l'âge de 17 ans. On a vu tout à l'heure que Ivan Flodorovitch était un jeune homme à développement précoce. Au moment où l'auteur nous le montre, il a 23 ans. Le roman est écrit en 1880 : On peut donc dire qu'Ivan Flodorovitch a commencé sa vie d'étudiant en 1874. Cette date est d'importance.

Rappelons que c'est la seconde moitié du règne d'Alexandre II. La période des grandes réformes est terminée; les bases de la nouvelle société sont jetées. Le libéralisme universitaire bat son plein. Dans la littérature, Tchernichevsky, Pissarev, Dobrolubov, sont les oracles de la jeunesse. En poésie, Niekrassov fait la pluie et le beau temps. C'est la période où la jeunesse russe se sent appelée à l'apostolat : elle veut prêcher au peuple *le Nouvel Evangile* : la bonne parole de 1789.

Pour en donner l'idée, nous citerons les vers dont on a salué M^{me} Sophie Bardina, condamnée par la Haute-Cour à la déportation en Sibérie, à la suite du procès des 50 conjurés :

« J'ai chargé mes épaules du fardeau du paysan.
« Je marchais comme lui dans la neige, pieds nus.
« À ma table, le pain lui remplace le felsen...
« De ce crime on m'accuse, et j'ai tout reconnu. »

Les procès politiques foisonnent. C'est une véritable épidémie de délits et de crimes politiques. L'un

d'eux a influencé directement l'évolution du type littéraire à l'étude duquel Dostoïevsky s'est attaché dans la personne d'Ivan Karamazov, mais dont l'esquisse, la silhouette, pour ainsi dire, se profile déjà dans certaines figures des « Possédés ». Nous voulons parler du procès Netchaïev. Il fut plaidé devant la Cour d'assises de Moscou en 1874, en audience publique. Les journaux en donnèrent les comptes rendus détaillés.

Comme le prévenu n'avait aucune chance d'acquittement, tout son effort s'était porté sur l'apologie de sa doctrine. On ne sait que trop quel peut être l'effet de pareille apologie. En 1894, la Cour d'assises du Rhône a interdit la publication dans la presse de la « déclaration » de Caserio. La Cour de Moscou, liée par un accord international, le prévenu ayant été extradé par la Suisse comme criminel de droit commun, ne pouvait en faire autant pour Netchaïev. Les propos séditieux retentirent dans toute la Russie. Ils produisirent d'ailleurs les effets les plus défavorables sur le jury, qui rapporta un verdict affirmatif sur toutes les questions. La peine de mort n'existant pas en Russie, Netchaïev fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Or, Ivan Karamazov a vécu dans cette atmosphère de fièvre chaude des grands procès politiques : celui des 50 conjurés ; le grand procès, celui de 1893, ce procès où toute la Russie entendit ces paroles de violence inouïe, où l'un des prévenus, Mychkine (qui n'a rien de commun avec son homonyme, héros du

roman de Dostoïevsky, « l'Idiot ») a jeté à la Haute-Cour cette invective :

« Ce qui se passe ici est pire que ce qui se passe
« dans une maison de tolérance. Là-bas, la femme,
« poussée par la faim, vend son corps, tandis qu'ici
« des sénateurs, avides de décorations et d'avance-
« ment, font trafic de leur conscience et de la jus-
« tice. »

A cette époque, Ivan Karamazov a 20 ans. Grâce à l'éducation qu'il a reçue, il a pu échapper aux psychoses de la puberté. Il est arrivé à cette période de la vie pendant laquelle, d'après Lacassagne, apparaissent et se développent plus ou moins vite les psychoses des dégénérés.

Oh ! ne montrez jamais aux jeunes cerveaux dégénérés, avides de spectacles, celui d'une salle d'Assises pendant un procès retentissant. Voici la Cour en robe, le jury, l'avocat général, les avocats, et voilà, sur les gradins, la foule, la foule en délire, la bête apocalyptique à sept têtes,

« Qui est semblable à la bête et qui peut combattre contre elle. »

Et toute cette foule est massée pour le prévenu, pour lui seul, qui est là, dans le box des accusés.

Oh ! ne montrez jamais ce spectacle à celui qui ne rêve que d'une chose : s'exhiber devant la foule, être le héros d'un roman. Le califat pour une heure, et périssent ensuite ciel et terre. Vivre son roman, sentir toute cette foule vibrer au son de la voix tonnante de l'avocat, voir des larmes jaillir de tous ces

yeux, bleus, bruns, gris, mais surtout rouges, rouges de larmes ! Voir cette foule s'unir et se confondre dans un seul et même sanglot, aller s'anéantir dans sa gorge profonde, et trouver dans son sein la fraîcheur des tombeaux !

Oh ! ne donnez jamais au dégénéré même une pâle vision de cette suprême jouissance ! Il bravera la prison, le bagne, l'échafaud même ! Il s'en emparera pour en faire un décor exotique et barbare de son délire, il y trouvera une nouvelle source de voluptés. Parmi les psychoses des dégénérés, le délire d'interprétation est un des plus fréquents. D'une façon générale, il trouve son objet dans les faits exacts de la vie extérieure. Au Moyen-Age, il revêt la forme de la démonopathie. Les procès-verbaux des procès en sorcellerie de l'époque ne sont souvent qu'un admirable exemple de délire à deux, où le prévenu et le magistrat s'acharnent, excitant mutuellement leur interprétation délirante. De nos jours, ce délire est devenu vieux jeu, et Régis a insisté avec un véritable talent sur sa transformation en fonction du milieu social :

« Autrefois, ils eussent été religieux, aujourd'hui ils « sont anarchistes : voilà toute la différence ; et il ne « faut voir en eux que la transformation d'un type, au « fond toujours le même. » (Régis).

Ainsi que la forme littéraire s'adapte, d'après Brunetière, au milieu social, ainsi le délire d'interprétation trouve son cadre dans la vie réelle au milieu de laquelle il évolue.

Mais écoutons Dostoïevsky :

Nous autres, blancs-becs, nous avons pour tâche de résoudre les questions éternelles, voilà notre but. A présent, toute la jeune Russie ne fait que disserter sur ces questions primordiales, tandis que les vieux se bornent aux questions pratiques. Pourquoi m'as-tu regardé durant trois mois d'un air anxieux, sinon pour me demander : « As-tu la foi ou ne l'as-tu pas ? » Voilà ce qu'exprimaient vos regards, Alexéi Fiodorovitch, n'est-il pas vrai ?

— Cela se peut bien concéda Aliocha en souriant. Mais tu ne te moques pas de moi, en ce moment, frère ?

— Me moquer de toi ? Je ne voudrais pas chagriner mon jeune frère qui m'a regardé durant trois mois avec une telle anxiété. Aliocha, regarde-moi en face : je suis un petit garçon pareil à toi, sauf que tu es novice. Comment procède la jeunesse russe, une partie du moins ? Elle va dans un cabaret empesté, tel celui-ci, par exemple, et s'installe dans un coin. Ces jeunes gens ne se connaissent pas et resteront quarante ans sans se retrouver. De quoi discutent-ils, dans ces minutes brèves ? Seulement des questions essentielles : Si Dieu existe, si l'âme est immortelle. Ceux qui ne croient pas en Dieu discutent sur le socialisme, l'anarchie, sur la rénovation de l'humanité ; or, ces questions sont les mêmes, mais envisagées sous une autre face. Et une bonne partie de la jeunesse russe, la plus oirginale, s'hypnotise sur ces questions. N'est-ce pas vrai ?

Nous voilà fixé. Ivan Karamazov se présentera comme interpréteur. Il aurait fallu citer intégralement les deux chapitres : « Les frères font connaissance » et « La Révolte ». Le manque de place nous l'interdit.

Ce dernier chapitre nous montre d'ailleurs l'axe autour duquel va pivoter le délire d'interprétation d'Ivan Karamazov.

Il nous semble important d'insister aussi sur une empreinte particulière de sadisme dont il est entaché.

Parmi les « menus bibelots », dont Ivan va « meubler » son délire, les scènes de souffrances et de torture tiennent une place toute particulière. Il nous avoue même qu'il en recopie les récits trouvés dans la presse quotidienne. Mais il les recopie et les retient seulement pour en faire le procès.

D'ailleurs, au moment où elles ont fasciné son esprit, il ne savait point encore qu'il allait « *faire connaissance* avec Aliocha ».

Le « Grand Inquisiteur », non plus, n'a pas encore germé dans son cerveau.

On pourra, peut-être, expliquer cet attrait par le penchant maladif d'un dégénéré, où le futur aliéné ne trahit que la tendance morbide de son inclination. Le sadisme perce dans les paroles et les actes d'Ivan Karamazov, sans que nulle part il arrive à lui donner libre cours. Il n'est pas impossible, d'autre part, que l'auteur ait laissé échapper ici une de ses propres inclinations morbides.

Écoutons Mikhaïlovsky :

« La cruauté et la férocité ont de tout temps attiré
« l'attention de Dostoïevsky, et surtout par le charme qui
« leur est adhérent; par la *volupté contenue dans la souffrance*. Il s'acharne à rechercher la volupté charnelle de
« la torture et de la souffrance. Cette spécialité de Dostoïevsky n'est que trop évidente : elle saute aux yeux.
« Il en fut d'ailleurs lui-même un échantillon remarquable. Il comprenait d'une façon surprenante la jouissance étrange, bestiale, mais certainement très grave
« que certaines gens trouvent dans la cruauté inutile, »

Il n'est pas impossible que Dostoïevsky ait imputé sa propre anomalie psychique à l'un de ses héros. Sans aller aussi loin que Figuière, et dire qu'Ivan Karamazov est Dostoïevsky lui-même à l'âge de 25 ans, il faut reconnaître que le héros du roman a certains traits de l'auteur. Les deux chapitres « La Révolte » et « Le Grand Inquisiteur » projettent une lumière très vive sur le délire d'Ivan Karamazov; il est important d'étudier sa genèse. Si l'évolution du délire est déterminée chez Ivan Karamazov par le milieu social, la forme en est façonnée par ses lectures. Il connaît Schiller par cœur. Voilà donc le fil d'Ariane. On voit tout de suite à quel groupe de romantiques vont les préférences d'Ivan Karamazov.

Remarquons qu'en Russie même, une certaine partie de la critique littéraire faisait une grande distinction entre « les personnages immondes sortis du ventre impie de Werther et aboutissant au « Manfred » de Byron » (ces critiques ne se doutaient pas un instant que ce n'étaient là que les fleurs dont Zarathoustra devait être le fruit), et les romantiques qui se réclamaient du manifeste de Cromwell.

Quoi qu'il en soit, le romantisme avait en lui cet esprit de révolte, violent ou froidement raisonné suivant les tempéraments, qui lui donnait la force d'une véritable religion.

Ivan Karamazov est un croyant, un mystique, affranchi de la doctrine ecclésiastique, et l'on peut se demander si « l'éducation romantique n'a point embrouillé et désorganisé ce qui lui reste de cervelle ».

Mais, ici, il faut bien préciser les choses. On risque

de ne pas se faire comprendre lorsqu'on évoque devant un lecteur français cette puissance désorganisatrice du romantisme.

Le génie de Victor Hugo, qui fut, suivant l'heureuse expression d'Henri de Régnier, le « père omnipotent du romantisme » en France, lui encore qui, d'après Barthou, « a dominé son siècle », a eu tellement horreur de la révolte et de l'anarchie, était si respectueux de la puissance et de la volonté divine (quoique son déisme soit dépourvu de tout cachet officiel), qu'on comprendrait difficilement, en France, comment le romantisme a pu aboutir à un « poème » aussi extravagant que « Le Grand Inquisiteur ». Et, cependant, la période qui sépare le manifeste de « Cromwell » (1827) et le premier « Parnasse contemporain » (1866) a vu ça et là poindre cette noire aurore de la révolte, du *déicide*, si cher à Ivan Karamazov. Car, ne nous y trompons pas, le « Grand Inquisiteur » est avant tout une négation absolue de toute idée d'un Dieu, *quel qu'il soit*.

Revenons aux faits. Ne trouve-t-on pas déjà dans « L'Espoir en Dieu » d'Alfred de Musset cette question presque irrévérencieuse ?

« A quoi bon le crime et la peste ?!

« O Dieu juste, pourquoi la mort ?! »

Mais c'est surtout Alfred de Vigny qui précise cet état de révolte. « Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes », dit-il. Et la péroration, à la fois sinistre et émouvante, du « Mont des Olivier » :

« S'il est vrai qu'au jardin sacré des Ecritures,
« Le fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporter,
« Muet, aveugle et sourd aux yeux des créatures,
« Si Dieu nous rejette comme un monde avorté,
« Le sage opposera le dédain à l'absence,
« Et ne répondra plus que par un froid silence
« Au silence éternel de la divinité. »

M^{me} Akkerman, dans le second « Parnasse contemporain », résume toute la révolte d'Ivan Karamazov dans ces vers :

« Eh bien ! nous renonçons même à cette espérance
« D'entrer dans ton royaume et de voir tes splendeurs,
« Seigneur, nous renonçons jusqu'à ta récompense,
« Et nous ne voulons pas du prix de nos douleurs. »

Mais cette inquiétude d'âme, cet esprit de révolte est largement tempéré en France par la bonne parole de Hugo. Ecoutons ces vers d'un altruisme magnifique et concluant :

« Dans vos cieux au delà de la sphère des nues,
« Au fond de cet azur immobile et dormant
« Peut-être faites-vous des choses inconnues
« Où la douleur de l'homme entre comme élément. »

Et l'on s'arrêtera, avec respect, quand le poète offre, à cet effet, sa propre douleur à son Dieu, qu'il croit clément, sage et bon, surtout bon ! Il offre son cœur saignant au grand architecte des choses inconnues, sans lui demander d'autres comptes :

« Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
« Possédez l'infini, le réel, l'absolu :
« Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
« Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu... »

Il est cependant certain qu'Ivan Karamazov (et peut-être Dostoïevsky avec lui) ne connaissait pas beaucoup la poésie de V. Hugo. Il ignorait aussi cette philosophie douce et aimable du sieur Michel de Montaigne, cette bonne parole qui, en pleine période parnassienne a permis à celui dont les extrémistes de gauche aiment tant à se réclamer même aujourd'hui (Anatole France, lui-même) d'écrire ceci :

« Il faut considérer que le pyrrhonisme ne va pas sans
« profond attachement à la coutume et à l'usage. Or, la
« coutume du plus grand nombre, c'est proprement la
« morale. Il n'y a qu'un sceptique pour être toujours
« moral et bon citoyen. Un sceptique ne se révolte jamais
« contre les lois, car il n'a pas espéré qu'on peut en faire
« de bonnes. »

Et bien, cette morale du plus grand nombre, n'est pas celle d'Ivan Karamazov. Affranchi de la morale religieuse, n'étant sceptique ni par son naturel ni par son éducation, dégénéré comme nous l'avons vu, Ivan Karamazov devait trouver dans la doctrine révolutionnaire de l'époque la base essentielle de toute sa philosophie.

Les prémices étant établies, rien n'arrêtera plus la logique de l'interpréteur, et si l'échafaudage de ses syllogismes l'amène à une conclusion d'une absurdité évidente il ne s'embarrassera pas pour si peu : le *credo quia absurdum* n'est-il pas le meilleur argument de ce genre de psychopathes, et des révolutionnaires ?

Evolution du délire chez Ivan KARAMAZOV

On peut souvent, en observant les interpréteurs, suivre pas à pas l'évolution de leur délire. « Le Malade passe d'abord par une période d'inquiétude pénible, pendant laquelle, éprouvant des troubles étranges et sentant ses rapports avec le monde extérieur se modifier, il se replie sur lui-même et s'enfonce dans une analyse douloureuse : C'est la période de concentration analytique, ou période subjective. » (Régis).

Magnan lui a donné le nom de période d'inquiétude.

Écoutons maintenant Dostoïevsky :

...Après avoir quitté Aliocha, Ivan Fiodorovitch se rendit chez son frère. Chose étrange, il éprouva tout à coup une anxiété intolérable qui grandissait à mesure qu'il approchait de la maison. Ce n'était pas la sensation qui l'étonnait mais l'impossibilité de la définir. Il connaissait l'anxiété par expérience et n'était pas surpris de la ressentir à un tel moment, alors que, après avoir rompu avec tout ce qui le retenait en ces lieux, il allait s'engager dans une voie nouvelle et inconnue, toujours aussi solitaire, plein d'espoir sans objet de confiance excessive dans la vie, mais incapable de préciser son attente et ses espérances. En cet instant, bien qu'il appréhendât l'inconnu, ce n'était pas ce qui le tourmentait. « Ne serait-ce pas le dégoût de la maison paternelle ? » pensait-il. On le dirait vraiment, tant elle me répugne, bien que j'en franchisse aujourd'hui le seuil pour la dernière fois. — Mais non, ce n'est pas ça. Ce sont peut-être les adieux avec Aliocha, après notre entretien. Je me suis tu si longtemps, sans daigner parler, et voilà que j'accumule tant d'absurdités. »

En réalité ce pouvait être le dépit de l'inexpérience et de la vanité juvéniles, dépit de n'avoir pas révélé sa pensée, surtout avec un être tel qu'Aliocha, dont il attendait certainement beaucoup dans son for intérieur. Sans doute, ce dépit existait, c'était fatal, mais il y avait autre chose. « Être anxieux jusqu'à la nausée et ne pouvoir préciser ce que je veux. Ne pas penser, peut-être ?... »

Ivan Fiodorovitch essaya de « ne pas penser », mais rien n'y fit. Ce qui l'irritait surtout, c'est que cette anxiété avait une cause fortuite, extérieure, il le sentait. Un être ou un objet l'obsédait vaguement, de même qu'on a parfois devant les yeux, sans s'en rendre compte, durant un travail ou une conversation animée, quelque chose qui vous irrite jusqu'à la souffrance, jusqu'à ce que l'idée vous vienne enfin d'écarter l'objet fâcheux, souvent une bagatelle. Une chose qui n'est pas en place, un mouchoir tombé à terre, un livre non rangé, etc. Ivan, de fort méchante humeur, arriva à la maison paternelle; à quinze pas de la porte il leva les yeux et devina tout d'un coup le motif de son trouble.

On ne peut rien ajouter à ce tableau sans en diminuer la concentration et la valeur clinique. C'est une observation d'une précision capitale.

En veut-on d'autres :

Il était déjà fort tard et Ivan Fiodorovitch ne dormait pas. Il méditait et ne se coucha qu'à 2 heures. Nous n'exposerons pas le cours de ses pensées; le moment n'est pas venu d'entrer dans cette âme; elle aura son tour. Ce serait d'ailleurs fort malaisé, car ce n'était pas des pensées, mais plutôt une agitation vague. Lui-même sentait qu'il perdait pied. Des désirs étranges le tourmentaient : ainsi, après minuit, il éprouva une envie irrésistible de descendre, d'ouvrir la porte et d'aller dans le pavillon rosser Smerdiakov, mais si on lui avait demandé pourquoi, il n'aurait pas pu indiquer un seul motif, sauf peut-être que ce laquais lui était devenu odieux, comme le pire offenscur qui existât. D'autre part, une timidité inexppli-

cable, humiliante, l'envahit à plusieurs reprises, paralysant ses forces physiques. Il avait mal à la tête et elle lui tournait. Une sensation de haine l'aiguillonnait, comme s'il allait se venger de quelqu'un. Il haïssait même Aliocha en se rappelant leur récente conversation et, par instant, il se détestait lui-même. Il avait oublié Catherine Ivanovna et s'en étonna par la suite, se rappelant que la veille, lorsqu'il se vantait devant elle de partir le lendemain pour Moscou, il se disait à lui-même : « C'est absurde, tu ne partiras pas, et tu ne rompras pas si facilement, fanfaron ! » Longtemps après, Ivan Fiodorovitch se souvint avec répulsion de cette nuit-là. Il allait doucement, comme s'il craignait d'être aperçu, ouvrir la porte, sortant sur le palier et écoutait son père aller et venir au rez-de-chaussée; il écoutait longtemps, avec une bizarre curiosité, retenant son souffle et le cœur battant. Lui-même ignorait pourquoi il agissait ainsi. Toute sa vie il traita ce « procédé » d' « indigne », le considérant au fond de son âme comme le plus vil qu'il eût à se reprocher. Il n'éprouvait alors aucune haine pour Fiodor Pavlovitch, mais seulement une curiosité intense; que pouvait-il bien faire en bas ? Il le voyait regardant les fenêtres sombres, s'arrêtant soudain au milieu de la chambre pour écouter si l'on ne frappait pas. Deux fois, Ivan Fiodorovitch sortit ainsi sur le palier.

Voilà donc un interpréteur au moment de l'éclosion de son délire. Quelle en seront la forme et les caractères ? De quel argument va-t-il se parer ? Ivan Karamazov rencontre un dégénéré délirant de même genre, c'est Smerdiakov; ils échafauderont ensemble un magnifique « délire à deux ». L'analyse de cet état vésanique, assez rare d'ailleurs, est un véritable chef-d'œuvre de Dostoïevsky, mais pour y venir, il faut faire d'abord connaissance avec Smerdiakov,

SMERDIAKOV

Dostoïevsky donne tous les renseignements relatifs à son hérédité maternelle :

Lisavéta Smerdiachtchaïa était une fille de fort petite taille, « un peu plus de deux archines » ; ainsi se la rappelaient avec attendrissement, après sa mort, de bonnes vieilles de notre ville. Son visage de 20 ans, sain, large, vermeil, était complètement idiot, le regard fixé, et désagréable, bien que placide. Hiver comme été, elle allait toujours pieds nus, n'ayant sur elle qu'une chemise de chanvre. Ses cheveux presque noirs, extraordinairement touffus, frisés comme une toison, tenaient sur sa tête à la manière d'un énorme bonnet. En outre, ils étaient souvent souillés de terre, de boue, entremêlés de feuilles, de brindilles, de copeaux, car elle dormait toujours sur la terre et dans la boue. Son père Ilia, petit bourgeois sans domicile, ruiné et valétudinaire, fortement adonné à la boisson, demeurait depuis de longues années, en qualité de manœuvre, chez les mêmes maîtres opulents, également bourgeois de notre ville. La mère de Lisaveta était morte depuis longtemps. Toujours maladif et aigri, Ilia battait sans pitié sa fille quand elle venait à la maison. Mais elle y venait rarement, étant recueillie partout en ville comme une simple d'esprit sous la protection de Dieu. Les patrons d'Ilia, Ilia lui-même, et beaucoup de personnes charitables, surtout parmi les marchands et les marchandes, avaient tenté à plusieurs reprises d'habiller Lisaveta d'une façon plus décente, la revêtant en hiver d'une pelisse de mouton et lui faisant chausser des bottes. D'habitude, elle se laissait faire docilement,

puis s'en allait; et, quelque part, de préférence sous le porche de l'église, elle ôtait tout ce dont on l'avait gratifiée — que ce fût un mouchoir, une jupe, une pelisse, des bottes — abandonnait tout sur place et s'en allait nue-pieds, vêtue de sa chemise comme auparavant.

Son père présumé n'est autre que Fiodor Pavlovitch Karamazov lui-même.

L'hérédité de l'individu est donc extrêmement chargée, aussi est-il le type le plus parfait de dégénéré qu'on trouve dans le roman.

Dès son jeune âge, il montre des bizarreries de caractère, en même temps qu'une méfiance extrême, et une âme vindicative par-dessus tout.

Mais écoutons le témoignage de Dostoïevsky :

Dans son enfance, il prenait plaisir à pendre les chats, puis à les enterrer en grande cérémonie. Pour ce faire, il s'affublait d'un drap de lit en guise de chasuble, et chantait en agitant un simulacre d'encensoir au-dessus du cadavre. Tout ceci dans le plus grand mystère. Grigori le surprit un jour et le fouetta rudement. Pendant une semaine, le gamin se blottit dans un coin, en regardant de travers. « Il ne nous aime pas, le monstre », disait Grigori à Marfa. « D'ailleurs, il n'aime personne. Es-tu vraiment un être humain ? » demanda-t-il une fois à Smerdiakov; « mais non, tu es né de l'humidité de la salle de bain... » Smerdiakov, comme on le vit par la suite, ne lui avait jamais pardonné ces paroles. Grigori lui apprit à lire et lui enseigna l'Histoire Sainte dès sa douzième année. Mais cette tentative fut malheureuse. Un jour, à une des premières leçons, le gamin se mit à rire.

— Qu'as-tu ? demanda Grigori en le regardant sévèrement par-dessus ses lunettes,

— Rien. Dieu a créé le monde le premier jour; le soleil, la lune et les étoiles le quatrième jour. D'où venait donc la lumière le premier jour ?

Grigori demeura stupéfait. Le gamin considérait son maître d'un air ironique, son regard semblait même le provoquer. Grigori ne put se contenir : « Voilà d'où elle est venue », s'écria-t-il en le souffletant violemment. L'enfant ne broncha pas, mais se blottit de nouveau dans son coin pour plusieurs jours. Une semaine après, il eut une première crise d'épilepsie, maladie qui ne le quitta plus désormais.

Voilà donc un terrain merveilleusement préparé à l'évolution d'une psychose de dégénérescence. Dos-
toïevsky, d'ailleurs, prend le soin de nous indiquer, dès le début, la voie dans laquelle il va évoluer :

...Smerdiakov, peu à peu, était devenu très difficile, faisait le dégoûté; en contemplant devant son assiette de soupe, il l'examinait, penché, en puisait une cuillerée, qu'il regardait à la lumière.

— Il y a un cafard peut-être ? demandait parfois Grigori.

— Ou bien une mouche ? insinuait Marfa.

Le méticuleux jeune homme ne répondait jamais, mais il procédait de même avec le pain, la viande, tous les mets; prenant un morceau avec sa fourchette, il l'étudiait à la lumière comme au microscope, et, après réflexion, se décidait à le porter à sa bouche. « On dirait le fils d'un seigneur », murmurait Grigori en le regardant. Fiodor Pavlovitch, mis au courant de cette manie de Smerdiakov, décréta aussitôt qu'il avait la vocation de cuisinier et l'envoya apprendre son art à Moscou. Il y passa plusieurs années et revint fort changé d'aspect; vieilli hors de proportion avec son âge, ridé, jaune, il ressemblait à un « skopets » (1). Moralement, il était pres-

(1) Membre d'une secte religieuse d'eunuques.

que le même qu'avant son départ; toujours un vrai sauvage qui ne recherchait pas du tout la société. Il ne souffrait mot à Moscou, comme on l'apprit plus tard. La ville elle-même l'avait fort peu intéressé. Etant allé une fois au théâtre, il en revint mécontent.

Il rapportait des vêtements et du linge convenables, brossait soigneusement ses habits deux fois par jour; aimait beaucoup à cirer ses bottes élégantes, en veau, avec un cirage anglais spécial, qui les faisait reluire comme un miroir.

Il se révéla excellent cuisinier. Fiodor Pavlovitch lui assigna des gages qui passaient presque entièrement en vêtements, pommades, parfums, etc.

Il paraissait faire aussi peu de cas des femmes que des hommes, se montrait avec elles gourmé et presque inabordable. Fiodor Pavlovitch se mit à le considérer d'un point de vue un peu différent.

Nous voyons d'ores et déjà que Smerdiakov a des vagues idées de persécution (inspection des aliments); aussi sa frigidité sexuelle : à la proposition de Fiodor Pavlovitch de le marier, il ne répondait rien, mais ces propos le rendaient blême de dépit.

L'état psychique du personnage est donc bien défini : Personnalité exagérée, toute l'attention rapportée à son « moi », caractère vindicatif, morose, affectivité nulle, pas de troubles d'intelligence, pas de négativisme, pas d'hallucination, idées de persécution à l'état fruste très bien dissimulées. Voilà donc le type clinique presque complet du futur interpréteur.

Il est cependant intéressant de noter un autre état vésanique, vers lequel Smerdiakov a tendance à évoluer.

On peut même se demander si Dostoïevsky n'a

pas eu l'intention de repérer une forme catatonique pure de la démence précoce.

Ecoutez plutôt :

Cependant, à la maison, dans la cour ou dans la rue, il s'arrêtait parfois, songeur, et restait ainsi une dizaine de minutes. Le visage de Smerdiakov n'eût rien révélé à un physionomiste, aucune pensée, du moins, mais seulement une sorte de contemplation. Il y a un remarquable tableau du peintre Kramskoï, intitulé le Contemplateur. C'est l'hiver, dans la forêt, sur la route se tient un moujik vêtu d'un caftan déchiré et de chaussures de tille. Il est là dans une solitude profonde et paraît réfléchir, mais il ne pense pas, il contemple « quelque chose ». Si on le heurtait, il tressaillerait et vous regarderait comme quand on s'éveille, mais sans comprendre. A vrai dire, il se remettrait aussitôt ; mais, qu'on lui demande à quoi il songeait, sûrement il ne se rappellerait rien, tout en s'incorporant l'impression sous laquelle il se trouvait durant sa contemplation. Ces impressions lui sont chères et elles s'accumulent en lui, imperceptiblement, à son insu. Dans quel but ? il l'ignore. Un jour peut-être après les avoir emmagasinées durant des années, il quittera tout et partira pour Jérusalem, faire son salut. Ou bien il mettra le feu à son village, peut-être même fera-t-il les deux successivement. Il y a beaucoup de contemplateurs dans notre peuple. Smerdiakov était certainement un type de ce genre, et il emmagasinait avidement ses impressions, presque sans en connaître la raison.

C'est là un trait particulier du génie de Dostoïevsky. Il nous dit explicitement que Smerdiakov est un dément précoce et il nous peint ultérieurement un interprétateur. Dostoïevsky ignore la classification médicale des vésanies (d'ailleurs, la clinique d'alors n'en connaissait pas davantage), mais il nous donne une observation prise sur le vif. Peu importe, qu'il se soit trompé de diagnostic, il nous a rapporté toute

la documentation clinique pour en faire un. Il procède même, sans s'en douter, en véritable clinicien, et nous fournit un essai fort curieux de diagnostic différentiel.

Il est vrai que, conformément à son habitude, Dostoïevsky en chargera une personnalité extra-médicale : l'avocat de sa plaidoirie sera le porte-parole de l'auteur.

J'ai vu Smerdiakov, je lui ai parlé, il m'a produit une impression tout autre. Il était faible de santé, certes, mais non de caractère. Ce n'est pas du tout l'être faible que s' imagine l'accusation, surtout je n'ai pas trouvé en lui de timidité, cette timidité qu'on nous a décrite d'une façon si caractéristique. Nulle ingénuité, une extrême méfiance dissimulée sous les dehors de la naïveté, un esprit capable de beaucoup méditer. Oh ! c'est par candeur que l'accusation l'a jugé faible d'esprit. Il m'a produit une impression précise : je suis parti persuadé d'avoir affaire à un être foncièrement méchant, démesurément ambitieux, vindicatif et envieux. J'ai recueilli certains renseignements : il détestait son origine, en avait honte, et rappelait en grinçant des dents qu'il était issu d'une « puante ». Il se montrait irrespectueux envers le domestique Grigori et sa femme, qui avaient pris soin de lui dans son enfance. Maudissant la Russie, il s'en moquait, rêvait de partir pour la France, de devenir Français. Souvent, il a déclaré, encore auparavant, ne pouvoir le faire faute de ressources. Je crois qu'il n'aimait personne à part lui et s'estimait singulièrement haut... La culture consistait pour lui dans un costume convenable, une chemise propre, des bottes bien cirées. Se croyant (il y a des faits à l'appui) le fils naturel de Fiodor Pavlovitch, il a pu prendre en haine sa situation par rapport aux enfants légitimes de son maître. Ils ont tout et lui rien, à eux tous les droits, l'héritage, et il n'est qu'un cuisinier. Il m'a raconté qu'il avait mis l'argent dans l'enveloppe avec

Fiodor Pavlovitch. La destination de cette somme — grâce à laquelle il aurait pu faire son chemin — lui était évidemment odieuse. De plus, il a vu trois mille roubles en billets neufs (je le lui ai demandé à dessein). Oh ! ne montrez jamais à un être envieux et rempli d'amour-propre une grosse somme à la fois ; or, il voyait pour la première fois une telle somme dans la même main.

Cette liasse a pu laisser, dans son imagination, une impression morbide, sans autres conséquences au début. Mon éminent contradicteur a exposé avec une subtilité remarquable toutes les hypothèses pour et contre la possibilité d'inculper Smerdiakov d'assassinat, en insistant sur cette question : quel intérêt avait-il à simuler une crise ? Oui, mais il n'a pas nécessairement simulé. La crise a pu survenir tout naturellement et passer de même, le malade revenu à lui. Sans se rétablir, il aura repris connaissance, comme cela arrive chez les épileptiques. A quel moment Smerdiakov a-t-il commis son crime ? demande l'accusation. Il est très facile de l'indiquer. Il a pu revenir à lui et se lever après avoir dormi profondément (car les crises sont toujours suivies d'un profond sommeil), juste au moment où le vieux Grégori, ayant empoigné par la jambe sur la palissade, l'accusé, qui s'enfuyait, vociféra : « Parricide ». Ce cri inaccoutumé, dans le silence et les ténèbres, a pu réveiller Smerdiakov, dont le sommeil était peut-être déjà plus léger. Il se lève et va presque inconsciemment voir ce qui en est. Encore en proie de l'hébétitude, son imagination sommeille, mais le voici dans le jardin, il s'approche des fenêtres éclairées, apprend la terrible nouvelle de la bouche de son maître, évidemment heureux de sa présence. Celui-ci, effrayé, lui raconte tout en détail, son imagination s'enflamme. Et dans son cerveau troublé, une idée prend corps, idée terrible, mais séduisante et d'une logique irréfutable : assassiner, s'emparer des trois mille roubles et tout rejeter ensuite sur le fils du maître. Qui soupçonnera-t-on maintenant, qui peut-on accuser, sinon lui ? les preuves existent, il était sur les lieux. La cupidité a pu le gagner, en même temps que la conscience de l'impunité.

Oh ! la tentation survient parfois en rafale surtout chez des assassins qui ne se doutaient pas, une minute auparavant, qu'ils veulent tuer ! Ainsi, Smerdiakov a pu entrer chez son maître et exécuter son plan ; avec quelle arme ? Mais avec la première pierre qu'il aura ramassée dans le jardin. Pourquoi, dans quel but ? Mais trois mille roubles, c'est une fortune. Oh ! je ne me contredis pas ; l'argent a pu exister. Peut-être même Smerdiakov seul savait où le trouver chez son maître. « Eh bien ! et l'enveloppe qui traînait, déchirée, à terre ? » Tout à l'heure, en écoutant l'accusation insinuer subtilement à ce sujet que seul un voleur novice, tel précisément Karamazov, pouvait agir ainsi, et en aucun cas Smerdiakov, qui n'aurait jamais laissé une telle preuve contre lui, tout à l'heure, Messieurs les jurés, j'ai reconnu soudain une argumentation des plus familières. Figurez-vous que cette hypothèse sur la façon dont Karamazov avait dû procéder avec l'enveloppe, je l'avais déjà entendu deux jours auparavant de Smerdiakov lui-même, et cela à ma grande surprise ; il me paraissait, en effet, jouer la naïveté et m'imposer d'avance cette idée pour que j'en tire la même conclusion, comme s'il me l'a soufflée. N'a-t-il pas agi de même à l'instruction et imposé cette hypothèse à l'éminent représentant de l'accusation ?

Et la femme de Grigori, dira-t-on ? Elle a entendu toute la nuit le malade gémir. Soit, mais c'est là un argument bien fragile. Je connaissais une dame qui se plaignait amèrement d'avoir été réveillée toute la nuit par un roquet qui l'empêchait de dormir. Pourtant, la pauvre bête, comme on l'apprit, n'avait aboyé que deux ou trois fois. Et c'est naturel ; une personne qui dort entend gémir, elle se réveille en maugréant pour se rendormir aussitôt.

Deux heures après, nouveau gémissement, nouveau réveil suivi de sommeil, et encore deux heures plus tard, trois fois en tout. Le matin, le dormeur se lève en se plaignant d'avoir été réveillé toute la nuit par des gémissements continuels. Il doit nécessairement en avoir l'impression, les intervalles de deux heures durant lesquels il a dormi lui échappent, seules les minutes de veille lui

réviennent à l'esprit, il lui semble qu'on l'a réveillé toute la nuit. Mais pourquoi, s'exclame l'accusation, Smerdiakov n'a-t-il pas avoué dans le billet écrit avant de mourir ? Sa conscience n'est pas allée jusque-là. « Permettez, la conscience, c'est déjà le repentir, peut-être que le suicidé n'éprouvait pas de repentir, mais seulement du désespoir. Ce sont deux choses tout à fait différentes. Le désespoir peut être méchant et irréconciliable, et le suicidé, au moment d'en finir, pouvait détester plus que jamais ceux dont il avait été jaloux toute sa vie.

Voici une discussion subtile qui ferait honneur à un médecin expert.

Deux éventualités médico-légales y sont discutées : crime prémédité du revendicateur, meurtre passif commis par un épileptique en état de somnambulisme, avec amnésie rétrograde. Nous voilà loin de la forme catatonique de la démence précoce. Par contre, le délire systématisé d'interprétation est rapporté dans ses moindres détails : la discussion relative à l'enveloppe et la conclusion que l'interpréteur suggère au magistrat est une magnifique illustration de leur vérité clinique, exprimée 30 ans après par Sérieux et Capgras, en ces termes :

« L'interpréteur accumule preuve sur preuve, a pour chaque objection une réponse toute prête, et dans la discussion, il cite les dates, pose des dilemmes, s'empare du fait le plus insignifiant et sait l'adapter adroitement au besoin de sa cause. » (Sérieux et Capgras.)

Mais pareilles révélations eussent été impossibles devant une Cour de Justice, vers 1880.

Le doute persiste donc, et Dostoïevsky s'en est très habilement servi. Pour faire un choix, pour arrêter le diagnostic, il faut suivre pas à pas l'évolution du délire chez Smerdiakov; il faut revenir à ses entrevues avec Ivan Karamazov, car ces deux interpréteurs se complètent mutuellement, et c'est peut-être dans cette analyse du délire à deux que Dostoïevsky a mis le comble à son talent d'aliéniste.

Délire à deux

La psychiâtrie moderne nous enseigne que « rien n'est plus faux que cette idée admise communément que les actes criminels et délictueux des aliénés ne comportent pas de préméditation et sont toujours marqués au coin de l'imprévoyance, de la spontanéité et de l'absurdité. Certains aliénés agissent sous l'influence de mobiles parfaitement déterminés, préparent et organisent leur plan de longue main avec une patience, une opiniâtreté et une adresse, un esprit de suite, un talent de combinaison, un luxe de précautions, de ruse et de calcul, capables de dérouter les plus habiles et les plus clairvoyants. » (Régis).

Lorsqu'on étudie le délire de Smerdiakov, dans son évolution, on dirait presque que Dostoïevsky avait pour thèse, de démontrer les vérités scientifiques d'aujourd'hui ci-dessus énoncées. Il n'en est rien évidemment, le romancier ne fait que nous donner une synthèse de ses observations faites dans un milieu favorable, où il a pu étudier à loisir le dégénéré criminel.

Et alors, on est frappé de ce que les caractères anthropologiques n'aient point attiré l'attention de l'auteur : il est impossible de retracer, d'après Dostoïevsky, le « portrait parlé » de ses héros. Il ignore le bertillonage, il ignore les stigmates « de l'*Homo delinquanti* », mais il connaît à merveille les détours obscurs de la pensée malade, la sombre logique de ce cerveau qui doit « interpréter », et qui ne connaît dans son interprétation qu'un sens unique.

Il est impossible de tout citer ; mais relisez les pages 403-408 du roman : on aurait pu prendre tout ce verbiage fatidique pour un délire d'imagination.

Ivan Karamazov lui-même, s'y trompe :

« Tu radotes », dit-il à Smerdiakov. Mais Dostoïevsky ne se prendra pas à son propre piège, et il ne laissera pas le lecteur y tomber.

Pas un fait imaginaire dans l'enchaînement logique des idées de Smerdiakov ; il n'y a que leur interprétation, leur assemblage, et les conséquences qui tiennent du délire.

Il forme un axe dont le futur assassinat de Fiodor Pavlovitch est le point fixe, et autour duquel pivotent toutes les idées, tous les actes de Smerdiakov.

Vous savez vous-même pourquoi il viendra, à quoi bon ici ma pensée ? Il viendra par animosité ou par défiance, si je suis malade, par exemple ; il aura des doutes et voudra explorer lui-même l'appartement, comme hier soir, voir si elle ne serait pas entrée à son insu. Il sait aussi que Fiodor Pavlovitch a préparé une grande enveloppe contenant trois mille roubles, scellée de trois cachets et nouée d'un ruban. Il a écrit de sa propre main :

« Pour mon ange, Grouchineka, si elle veut venir. » Trois jours après, il a ajouté : « Pour ma poulette. »

— Quelle absurdité ! s'écria Ivan Fiodorovitch hors de lui. Dmitri n'ira pas voler de l'argent et tuer son père en même temps. Hier, il aurait pu le tuer comme un fou furieux à cause de Grouchineka, mais il n'ira pas voler.

— Il a un extrême besoin d'argent, Ivan Fiodorovitch. Vous ne pouvez même pas vous en faire une idée, expliqua Smerdiakov avec un grand calme et très nettement. D'ailleurs, il estime que ces trois mille roubles lui appartiennent et m'a déclaré : « Mon père me redoit juste trois mille roubles. »

De plus, Ivan Fiodorovitch, considérez ceci : il est presque sûr qu'Agraféna Alexandrovna, si elle le veut bien, obligera Fiodor Pavlovitch à l'épouser. Je dis comme ça qu'elle ne viendra pas, mais peut-être voudra-t-elle davantage, c'est-à-dire devenir une dame. Je sais que son amant, le marchand Samsonov, lui disait franchement que ce ne serait pas une mauvaise affaire, et il riait. Elle-même n'est pas sotte ; elle n'a aucune raison d'épouser un gueux comme Dmitri Fiodorovitch. Dans ce cas, Ivan Fiodorovitch, vous pensez bien que ni vous ni vos frères n'hériterez de votre père, pas un rouble, car si Agraféna Alexandrovna l'épouse, c'est pour mettre tout à son nom et transférer les capitaux. Que votre père meure maintenant, vous recevrez chacun quarante mille roubles, même Dmitri Fiodorovitch qu'il déteste tant, car son testament n'est pas encore fait... Dmitri Fiodorovitch est au courant de tout cela...

Les traits d'Ivan se contractèrent. Il rougit.

— Pourquoi donc, interrompit-il brusquement, me conseilles-tu de partir à Tchernachnia ? Qu'entendais-tu par là ? Après mon départ, il arrivera ici quelque chose ?

Il haletait.

— Tout juste, dit d'un ton posé Smerdiakov, en fixant Ivan Fiodorovitch.

— Comment tout juste ? répéta Ivan Fiodorovitch, lâchant de se contenir, le regard menaçant.

— J'ai dit cela par pitié pour vous. A votre place, je lâcherais tout... pour m'écarter d'une telle affaire, répliqua Smerdiakov d'un air dégagé. Tous deux se turent.

— Tu m'as l'air d'un fameux imbécile... et d'un parfait gredin !

Voilà du coup Ivan Karamazov attiré dans l'ornière de ce délire : tout son passé le préparait à une aliénation mentale suspendue sur sa tête, telle l'épée de Damoclès. Nous l'avons quitté à la période d'inquiétude, cette période où la vésanie pareille à une solution sursaturée n'attend que la première cause extérieure pour que la cristallisation se fasse brusquement. Le coup est porté, le délire déclenché ; il faut que le dégénéré « roule jusqu'au bout de la pente fatale » de la folie.

Dès le lendemain, le délire de Smerdiakov devient l'obsession, le cauchemar d'Ivan Karamazov :

— Tu vois, je vais à Tchernachnia... laissa tout à coup échapper Ivan, comme malgré lui, et avec un rire nerveux. Il se le rappela longtemps ensuite.

— C'est donc vrai, ce qu'on dit : il y a plaisir à causer avec un homme d'esprit, répliqua Smerdiakov avec un regard pénétrant.

C'est le « Sortez » de Roxane, dans *Bajazet*, de Racine. C'est le mot d'ordre, c'est l'arrêt de mort. « Je vais à Tchernachnia. »

Désormais, rien ne prévaudra. Ivan Karamazov va passer toutes ses paroles, tous ses actes, au crible de son interprétation délirante. Volontaires ou non, ils contribueront au même effet ; car, la marche de la

logique délirante étant donnée par l'autre interpréteur, Smerdiakov, Ivan Karamazov n'a plus que le rôle assigné au chœur dans la tragédie antique : il peut donner des répliques, mais l'action se déroulera sans qu'il puisse y intervenir, il ne restera qu'un interpréteur passif.

Dostoïevsky l'a bien saisi lui-même, et avec le sens si net de son observation, il a fait intervenir une grande infection aiguë, la fièvre chaude, pour nous laisser entrevoir la fin probable d'Ivan Karamazov. Au moment de sa déposition on sent le souffle de l'imbécilité passer à travers la salle d'audience. On assiste à un délire incohérent, avec hallucination, on saisit l'ébauche de la démence précoce à forme hébéphrénique. Mais n'anticipons pas. Assistons plutôt au dialogue tragique entre les deux frères :

— Je ne sais qu'une chose, dit Aliocha à voix basse :
« Ce n'est pas toi qui as tué le père.

— « Pas toi ? » Que veux-tu dire ?

— Ce n'est pas toi qui as tué, pas toi ! répéta avec fermeté Aliocha. Il y eut un silence.

— Mais je sais bien que ce n'est pas moi, tu as le délire ? dit Ivan pâle, avec un sourire grimaçant. Il dévisageait Aliocha. Ils se trouvaient de nouveau près d'un réverbère.

— Non, Ivan, tu t'es dit plusieurs fois que c'est toi l'assassin.

— Quand l'ai-je dit ?... J'étais à Moscou... Quand l'ai-je dit ? répéta Ivan troublé.

— Tu te l'es dit bien des fois, quand tu restais seul, durant ces deux terribles mois, dit Aliocha doucement.

On aurait dit qu'il parlait malgré lui, obéissant à un ordre impérieux.

— Tu t'es accusé, tu as reconnu, tu as reconnu que l'assassin n'était autre que toi. Mais tu te trompes, ce n'est pas toi, tu m'entends, ce n'est pas toi! C'est Dieu qui m'envoie te le dire.

Tous deux se turent durant une minute. Pâles, ils se regardaient dans les yeux. Soudain, Ivan tressaillit, saisit Aliocha par l'épaule.

— Tu étais chez moi! chuchota-t-il les dents serrées. Tu étais chez moi, la nuit, quand il est venu.... Avoue-le... Tu l'as vu ?

— De qui parles-tu... de Mitia ? demanda Aliocha, qui ne comprenait pas.

— Pas de lui, au diable le monstre! vociféra Ivan. Est-ce que tu sais qu'il vient me voir ? Comment l'as-tu appris ? Parle!

— Qui, lui ? J'ignore de qui tu parles, dit Aliocha effrayé.

— Non, tu sais... sinon comment est-ce que tu... tu ne peux pas ne pas savoir...

Mais il se retint. Il paraissait méditer. Un sourire étrange plissait ses lèvres.

— Frère, reprit Aliocha d'une voix tremblante, je t'ai dit cela parce que tu crois à ma parole, je le sais. Je te l'ai dit pour toute la vie :

« *Ce n'est pas toi!* Tu entends, pour toute la vie. Et c'est Dieu qui m'a inspiré, dusses-tu me haïr désormais.

Mais Ivan était redevenu maître de lui.

— Alexeï Fiodorovitch, dit-il avec un sourire froid, je n'aime ni les prophètes, ni les épileptiques; surtout les envoyés de Dieu, vous le savez bien. Dès à présent, je romps avec vous, et sans doute pour toujours. Je vous prie de me quitter à ce carrefour. Du reste, voici la rue qui mène chez vous. Surtout, gardez-vous de venir chez moi aujourd'hui, vous entendez ?

Il se détourna, s'éloigna d'un pas ferme, sans se retourner.

— Frère, lui cria Aliocha, s'il t'arrive quelque chose aujourd'hui, pense à moi!

Nous ne suivrons pas Ivan Karamazov chez Smerdiakov.

On ne peut rien retrancher de ces 40 pages (857-898) qui contiennent une systématisation progressive de délire à deux. Il aurait fallu les recopier intégralement, mais ce renvoi simplifie notre tâche.

Le chapitre intitulé « Le Diable; Hallucination d'Ivan Karamazov », présente un intérêt fort particulier.

Tout d'abord, dans le texte russe, il n'est pas dit *hallucination* ; nous y lisons « Un cauchemar d'Ivan Karamazov ». Aurait-on affaire à un délire onirique ? On pourrait en être un peu étonné, quoique Dostoïevsky ait l'air de nous en insinuer l'idée. Nous apprenons en effet qu'Ivan Karamazov est en proie à la fièvre chaude, et un délire hallucinatoire infectieux d'allure onirique serait en l'occurrence assez probable. Mais, dès le début du chapitre, on est assuré qu'il n'en est rien. « Pas un instant je ne te prends pour une réalité », s'écria Ivan avec rage. « Tu es un mensonge, un fantôme de *mon* esprit malade. » Ce n'est donc par un délire hallucinatoire : ce ne seront pas des visions terrifiantes, des odeurs ou des bruits envoyés par le diable : « Toi, c'est moi-même mais sous un autre « museau ».

On voit que le malade a un trouble mental très spécial, l'hallucination est épisodique, elle ne tient qu'une place tout à fait accessoire : c'est l'interprétation délirante qui continue. C'est la dialectique philosophique à deux qui se poursuit, et Ivan Karamazov s'aperçoit par moment qu'il ne parle qu'à un

autre lui-même. Il a conscience du dédoublement de sa personnalité. Ceci, à vrai dire, est rare dans les états vésaniques. Il y a cependant une raison majeure pour qu'il en soit ainsi dans ce cas particulier : Ivan Karamazov est sorti de chez Smerdiakov en état de délire. Son délire se poursuivait sous forme de dialogue. Le dialogue, d'ailleurs, est un excellent moyen d'analyse psychologique : de Platon à Valéry les philosophes s'en sont servi, et les poètes aussi, dans la tragédie.

Il est évident, qu'au comble de son délire, Ivan Karamazov éprouve le besoin de discourir, de dialoguer. Mais la fièvre chaude aidant, le second moi-même qui donne la réplique prend des formes, et la tension psychique fait surgir une image visuelle, mais une image familière, nullement un épouvantail, le docile confident de l'antique tragédie. C'est là où le génie de Dostoïevsky est le plus à admirer : il nous explique, avec une pénétration étonnante pourquoi l'hallucination est un épiphénomène dans le délire d'interprétation : tout simplement parce que l'interprétation, le raisonnement, accapare toute la personnalité, l'hallucination n'est qu'un accessoire pour lui servir de cadre. Le délire d'interprétation étant un délire de jugement et non d'affectivité, il arrive que les sensations correspondant à des excitations extérieures ou présumées telles, ne tiennent qu'une place médiocre dans la pathologie de la psychose.

Alexei FIODOROVITCH

L'étude médico-psychologique du dernier Karamazov est peut-être la plus difficile. Et ceci parce qu'il est le héros. « Or le héros ne doit être ni un fou accompli, ni même un dégénéré. Tout au plus Dostoïevsky accorde à la perspicacité du lecteur que son héros soit un original. Mais cet original est l'homme de Dieu », l'homme qui doit être le porte-parole de l'auteur en ce qui concerne la mission mystique du Peuple Russe à travers le Monde et le Temps. Comment avouer qu'un tel personnage soit atteint de débilité mentale ! Mais alors le roman n'aurait plus de raison d'être ? Certes, il en a une, en tant qu'étude psychologique, en tant que roman naturaliste. Ne continuons pas, de crainte d'éveiller la colère des mânes sûrement irritables de Dostoïevsky.

« Les frères Karamazov », étude psychologique, roman naturaliste !!! veut-on par hasard apparenter l'auteur du « Journal d'un Ecrivain » à un Zola, ou peut-être lui donner pour maître Claude Bernard ?!!

« Oh, ces Bernard, ils foisonnent » (p. 837).

Ils s'empareront des « Frères Karamazov ». Abandonnons leur Ivan, cette créature dépravée, à eux

le chien puant Smerdiakov. Mais voilà assez de sacrifices ! Non, ils sont insatiables : lâchons-leur le dernier morceau : Mitia ! Il faut être à la page, il faut marcher avec le siècle : « Il n'y a rien à faire, Votre Révérence, écarterez-vous un peu : c'est la chimie qui passe ! »

Mais Alexis Fiodorovitch, le héros, l'homme de Dieu, celui qui ne sait pas très exactement ce que c'est que l'éthique, mais qui doit porter la bonne parole à travers le monde ! Il est « un original » (la concession est faite et d'emblée, on n'a pas à y revenir), mais « il lui arrive de détenir la quintessence du patrimoine commun ».

Sauvons donc ce patrimoine, et sacrifions la vérité psychologique et scientifique. Arrondissons les angles ; effaçons les traits saillants ; présentons enfin un personnage camouflé, mais ne compromettons pas le héros et le missionnaire : Les Bernard eux-mêmes n'auront que faire du mannequin ainsi tronqué.

Erreur, Fiodor Mikhaïlovitch, erreur, tout votre savant replâtrage n'a pas pu cacher les marques indélébiles que l'alcoolisme paternel et l'hystérie maternelle ont apposées sur le front de votre « héros ». Votre talent d'observateur l'a encore une fois emporté sur votre thèse philosophique. Abandonnez le roman à thèse aux piètres romanciers (ils foisonnent, en effet, ceux-là !) et laissez à la « médecine expérimentale » (ne vous en déplaise) son droit de puiser à la source clinique. Malgré toute votre résistance, nous sommes encore trop bien servis pour

abandonner une proie aussi alléchante qu'Alexis Fiodorovitch. Jugez plutôt sur le texte même :

Je conviens qu'il était déjà fort étrange, ayant commencé dès le berceau. J'ai déjà raconté qu'ayant perdu sa mère à 4 ans, il se rappela toute sa vie son visage, ses caresses, « comme si je la voyais vivante ». De pareils souvenirs peuvent persister (chacun le sait), même à un âge plus tendre, mais ils ne demeurent que comme des points lumineux dans les ténèbres, comme le fragment d'un immense tableau qui aurait disparu.

C'était le cas pour lui : il se rappelait une douce soirée d'été, la fenêtre ouverte aux rayons obliques du soleil couchant; dans un coin de la chambre, une image sainte avec la lampe allumée, et, devant l'image, sa mère agenouillée, sanglotant comme dans une crise de nerfs, en poussant des gémissements et des exclamations. Elle l'avait saisi dans ses bras, le serrant à l'étouffer et implorait pour lui la Sainte Vierge, relâchant son étreinte pour le tendre vers l'image comme sous sa protection... Mais la nourrice accourut et l'arracha, effrayé, des bras de sa mère.

Telle était la scène! Aliocha se rappelait le visage de sa mère, exalté, mais sublime, d'après ses souvenirs. Mais il n'aimait guère à en parler. Dans son enfance et sa jeunesse, il était plutôt concentré et même taciturne, non par timidité ou sauvagerie, au contraire, mais par une sorte de préoccupation intérieure si profonde qu'elle lui faisait oublier son entourage. Mais il avait ses semblables, toute sa vie il eut foi en eux, sans passer jamais pour nigaud ou naïf. Quelque chose en lui révélait qu'il ne voulait pas être le juge d'autrui, ni blâmer les gens ou les condamner à aucun prix. Il paraissait même tout admettre, sans réprobation, quoique souvent avec une profonde mélancolie. Bien plus, il était parvenu dans ce sens à être inaccessible à l'étonnement et à la frayeur, dès sa prime jeunesse.

Mais d'où viennent ces accents étrangers ? Quelles réminiscences planent sur ces pages ? Cette introspection morbide, cette absence de réaction, cette tendance à tout admettre, mais c'est Morel qui les a déjà vues et décrites dans ses « Etudes Cliniques » ; c'est M^{lle} Pascal qui y reviendra dans ses recherches si fouillées sur la démence précoce.

Voilà donc le fil. Déroulons tout le peloton. Nous avons la première ébauche de la suggestibilité. En voilà une autre qui frise le négativisme :

Un seul trait de son caractère incitait fréquemment tout ses camarades à se moquer de lui, non par méchanceté, mais par divertissement. Il était d'une pudeur, d'une chasteté exaltée, farouche. Il ne pouvait supporter certains mots et certaines conversations sur les femmes. Ces « certains » mots et conversations sont malheureusement de tradition dans les écoles. Des jeunes gens à l'âme et au cœur purs, presque encore des enfants, aiment souvent à s'entretenir de scènes et d'images dont les soldats eux-mêmes ne parlent pas toujours ; d'ailleurs, ces derniers en savent moins sous ce rapport que les jeunes garçons de notre société cultivée. Il n'y a pas là encore, je veux bien, de corruption morale, ni de réel cynisme, mais il y en a l'apparence, et cela passe fréquemment à leurs yeux pour quelque chose de délicat, de fin, digne d'être imité. Voyant « Aliocha Karamazov » se boucher rapidement les oreilles quand on parlait de « cela », ils faisaient parfois cercle autour de lui, écartaient ses mains de force et lui criant des obscénités. Alexeï se débattait, se couchait par terre en se cachant le visage.

Une phrase seulement, mais combien significative, fait le récit de sa première fugue :

Au gymnase, il ne termina pas ses études : il en avait en-

core pour un an lorsqu'il déclara soudain à ces dames qu'il partait chez son père pour une affaire qui lui est venue en tête.

Il serait naïf de croire cependant que Dostoïevsky ne se soit pas aperçu jusqu'à quel point il avait compromis son « héros » aux yeux des Bernard ! Il en a la hantise.

Il cherche à prendre les devants et à tromper leur vigilance :

Le lecteur se figure peut-être que mon héros était une nature malade et extatique, un pâle rêveur, malingre, atteint de consommation. Au contraire, Aliocha, qui avait alors 19 ans, était un jeune homme bien tourné, aux joues rouges, au regard clair, débordant de santé. Il était même fort beau, de taille élancée, les cheveux châtain, le visage régulier, quoique un peu allongé, les yeux gris foncé, brillants, grand ouverts, pensifs et paraissant fort calmes. On dira peut-être que des joues rouges n'empêchent pas d'être fanatique ou mystique ; or, il me semble qu'Aliocha était plus que n'importe qui réaliste. Oh ! bien sûr, au monastère il croyait parfaitement aux miracles, mais, à mon sens, les miracles ne troubleront jamais le réaliste. Ce ne sont pas eux qui l'inclinent à croire. Un véritable réaliste, s'il est incrédule, trouve toujours en lui la force et la faculté de ne pas croire même au miracle, et si ce dernier se présente comme un fait incontestable, il doutera de ses sens plutôt que d'admettre le fait. S'il l'admet, ce sera comme un fait naturel, mais inconnu de lui jusqu'alors. Chez le réaliste, la foi ne naît pas du miracle, mais le miracle de la foi. Si le réaliste acquiert la foi, il doit nécessairement, en vertu de son réalisme, admettre aussi le miracle.

L'apôtre Thomas déclara qu'il ne croirait pas avant d'avoir vu ; ensuite il dit « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » Était-ce le miracle qui l'avait obligé à croire ? Très probablement que non. Mais il croyait uniquement parce

qu'il désirait croire; peut-être avait-il déjà la foi entière dans les replis cachés de son cœur, même lorsqu'il déclarait : « Je ne croirai pas avant d'avoir vu. »

On dira peut-être qu'Aliocha était obtus, peu développé, qu'il n'avait pas achevé ses études. Ce dernier fait est exact, mais il serait fort injuste de dire qu'il était obtus ou stupide. Je répète ce que j'ai déjà dit : il avait choisi cette voie uniquement parce qu'elle seule l'attirait alors et qu'elle représentait l'ascension idéale vers la lumière de son âme dégagée des ténèbres. En outre, ce jeune homme était de l'époque la plus récente, c'est-à-dire loyal, avide de vérité, la cherchant avec foi, et, une fois trouvée, voulant y participer de toute la force de son âme, voulant des réalisations immédiates, et prêt à tout sacrifier dans ce but, même sa vie.

Cependant, ces jeunes gens ne comprennent pas, malheureusement, que sacrifier sa vie est la chose la plus facile dans bien des cas, tandis que consacrer, par exemple, cinq ou six années de sa belle jeunesse à l'étude et à la science — ne fût-ce que pour décupler ses forces afin de servir la vérité et d'atteindre le but qu'on s'est assigné — c'est là un sacrifice qui les dépasse. Aliocha n'avait fait que choisir la voie opposée à toutes les autres, mais avec la même soif de réalisation immédiate. Aussitôt qu'il se fut convaincu, après de sérieuses réflexions, que Dieu et l'immortalité existent, il se dit naturellement : « Je veux vivre pour l'immortalité, je n'admets pas de compromis. » Pareillement, s'il avait conclu qu'il n'y a ni Dieu ni immortalité, il serait devenu tout de suite athée et socialiste (car le socialisme, ce n'est pas seulement la question ouvrière ou du quatrième état, mais c'est surtout la question de l'athéisme, de son incarnation contemporaine, la question de la tour de Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux de la terre, mais pour abaisser les cieux jusqu'à la terre. Il paraissait étrange à Aliocha de vivre comme auparavant. Il est dit : « Donne tout ce que tu as et suis-moi, si tu veux être parfait. » Aliocha se disait : « Je ne peux pas donner au lieu de « tout » deux roubles, et au lieu de « suis-moi »

aller simplement à la messe. » Parmi les souvenirs de sa petite enfance, il se rappelait peut-être notre monastère, où sa mère avait pu le mener aux offices. Peut-être y eut-il l'influence des rayons obliques de soleil couchant devant l'image vers laquelle le tendait sa mère, la possédée.

Ah, qu'il coûte cher au talent de Dostoïevsky de se défendre contre la vérité compromettante ! Non, non. Il ne s'agit pas de la suggestibilité. Mon « héros » est un *réaliste*, un réaliste achevé, mais « loyal, avide de vérité, la cherchant avec foi ». Ce n'est pas un faux accord dans la divine symphonie... Seulement « sous l'influence des rayons obliques du soleil couchant, devant l'image vers laquelle le tendait sa mère, la possédée... »

Alexeï croyait aveuglément à la force miraculeuse du starets de même qu'il croyait au récit du cercueil projeté hors de l'église. Parmi les gens qui amenaient au starets des enfants ou des parents malades, pour qu'il leur imposât les mains ou dît une prière à leur intention, Aliocha en voyait beaucoup revenir bientôt, parfois le lendemain, pour le remercier à genoux d'avoir guéri leur malade. Y avait-il guérison, ou seulement amélioration naturelle de leur état ? Aliocha ne se posait même pas la question, car il croyait absolument à la force spirituelle de son maître et sa gloire était comme son propre triomphe.

Décidément, Dostoïevsky se joue de nous, il ne nous dira jamais si oui ou non son héros présentait des signes de suggestibilité.

Patience, s'il vous plaît, nous croyons le tenir :

— A propos, Aliocha, j'ai toujours étonné ta défunte mère, mais d'une autre façon. Parfois, après l'avoir privée de caresses, je m'épanchais devant elle à un moment donné, je tombais à ses genoux en lui baisant les pieds, et toujours je l'amenais à un petit rire convulsif, perçant, mais sans éclat. Elle ne riait pas autrement. Je savais que sa crise commençait toujours ainsi, que le lendemain elle crierait comme une possédée, et que ce petit rire n'exprimait que l'apparence d'un transport; mais c'était toujours ça! On trouve toujours, quand on sait s'y prendre. Un jour, un certain Biélavski, bellâtre riche, qui lui faisait la cour et fréquentait notre maison, me souffleta en sa présence. Elle, douce comme un mouton, je crus qu'elle allait me battre : « Tu as été battu, il t'a giffilé! disait-elle, tu me vendais à lui... Comment a-t-il osé, devant moi? Garde-toi de reparaître à mes yeux, cours le provoquer en duel...! » Je la conduisis alors au monastère, où l'on fit des prières sur elle pour la calmer, mais, je te le jure devant Dieu, Aliocha, je n'ai jamais offensé ma petite possédée. Une fois seulement, c'était la première année de notre mariage, elle priait trop, observait strictement les fêtes de la Vierge, et me refusait l'entrée de sa chambre. Je vais la guérir de son mysticisme! pensais-je. « Tu vois, dis-je, cette icône que tu tiens pour miraculeuse; je l'enlève, je vais cracher dessus en ta présence et je n'en serai pas puni! » Dieu! elle va me tuer, me dis-je; mais elle s'élança seulement, cacha son visage, fut prise d'un tremblement et s'abattit sur le plancher... Aliocha! Aliocha! Qu'as-tu? Qu'as-tu?

Le vieillard se dressa, effrayé. Depuis qu'on parlait de sa mère, le visage d'Aliocha s'altérait peu à peu, il rougit, ses yeux étincelèrent, ses lèvres tremblèrent... Le vieil ivrogne n'avait rien remarqué, jusqu'au moment où Aliocha eut une crise étrange, reproduisant trait pour trait ce qu'il venait de raconter de la « possédée ». Soudain, il se leva de table, exactement comme sa mère, d'après le récit, joignit les mains, s'en cacha le visage, s'affaissa sur sa chaise, secoué tout entier par une crise d'hystérie accompagnée de larmes silencieuses.

Si cette reproduction trait pour trait, reproduction presque catatonique d'un état convulsif, ne tient pas de la suggestibilité, on serait fort embarrassé pour lui trouver une autre explication plausible.

Mais s'agit-il d'une suggestibilité hystérique ou de la démence précoce en puissance ?

Faut-il supposer votre héros hystérique ? (Ne criez pas au scandale, Fiodor Mikailovitch), nous sommes aujourd'hui bien moins portés à user de ce terme qu'on ne le faisait au temps de Charcot.

Mlle Pascal a d'ailleurs insisté avec juste raison sur ce que peut cacher une « hystérie » ou une « neurasthénie grave » chez un jeune homme de 20 ans.

Malgré l'importance de la concession que vous nous faites, nous voulons un diagnostic précis, certain si possible.

Dans notre indiscretion, nous suivrons votre héros jusque dans la chapelle ardente où le starets goûte maintenant son dernier sommeil :

Aliocha s'agenouilla dans un coin et se mit à prier. Son âme débordait, mais ses sensations demeuraient confuses, l'une chassant l'autre, dans une sorte de mouvement giratoire uniforme. Chose étrange, il éprouvait un sentiment de bien-être et ne s'en étonnait pas. Il contemplait de nouveau ce mort qui lui était si cher, mais la pitié éplorée et douloureuse du matin avait disparu. En entrant, il était tombé à genoux devant le cercueil comme devant un sanctuaire, pourtant la joie rayonnait dans son âme. Un air frais entraînait par la fenêtre ouverte. « Il faut donc que l'odeur ait augmenté pour qu'on se soit décidé à ouvrir une fenêtre, » pensa Aliocha. Mais il n'était plus angoissé, ni indigné par cette idée de la corruption. Il se

mit à prier doucement; bientôt il s'aperçut que c'était presque machinal. Des fragments d'idée surgissaient, tels des feux follets; en revanche, régnaient dans son âme, une certitude, un apaisement dont il avait conscience. Il se mettait à prier avec ferveur, plein de reconnaissance et d'amour. Bientôt il passait à autre chose, oubliant la prière et ce qui l'avait interrompue. Il prêta l'oreille à la lecture du Père Païsius, mais finit par somnoler, épuisé...

« Trois jours après, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. »

« Et Jésus fut aussi convié aux noces, avec ses disciples. »

Les noces?... Cette idée tourbillonnait dans l'esprit d'Aliocha. Elle aussi est heureuse... elle est allée à un festin... Non, certes, elle n'a pas pris de couteau... C'était seulement une parole « fâcheuse »... Il faut toujours pardonner les paroles fâcheuses. Elles consolent l'âme... Sans elles la douleur serait insupportable. Rakitine a pris la ruelle. Tant qu'il songera à ses griefs, il prendra toujours la ruelle... Mais la route, la grande route droite, claire, cristalline, avec le soleil resplendissant au bout... Que lit-on?

.....Et le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin, entendit Aliocha.

— Ah! oui, j'ai manqué le commencement, c'est dommage, j'aime ce passage : les noces de Cana, le premier miracle... Quel beau miracle! Il fut consacré à la joie et non au deuil...

« Qui aime les hommes, aime aussi leur joie... » Le défunt le répétait à chaque instant, c'était une de ses principales idées... On ne peut pas vivre sans joie, dit Mitia... Tout ce qui est vrai et beau respire toujours le pardon, il le disait aussi.

.....Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue.

Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira.....

Faites... Procurez la joie à de très pauvres gens... Fort pauvres, assurément, puisque même à leurs noces le vin

manqua... Les historiens racontent qu'autour du lac de Génézareth et dans la région était alors dissiminée la population la plus pauvre qu'on puisse imaginer... Et sa mère au grand cœur savait qu'il n'était pas venu seulement accomplir sa mission sublime, mais qu'il partageait la joie naïve des gens simples et ignorants qui l'invitaient cordialement à leurs humbles noces. « Mon heure n'est pas encore venue. » Il parle avec un doux sourire (il a dû lui sourire tendrement). En réalité, se peut-il qu'il soit venu sur terre pour multiplier le vin à de pauvres noces? Mais il a fait ce qu'elle lui demandait.

.....Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces urnes. Et ils les remplirent jusqu'au bord.

Alors Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. Et ils lui en portèrent.

Dès que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux.

Et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin; puis, après qu'on en a beaucoup bu, il en sert de moins bon; mais toi tu as réservé le bon vin jusqu'à maintenant.

— Mais qu'arrive-t-il? Pourquoi la chambre oscille-t-elle? Ah! ou ce sont les noces, le mariage... bien sûr. Voici les invités, les jeunes époux, la foule joyeuse et... où est donc le sage maître d'hôtel? Qui est-ce? La chambre oscille de nouveau... Qui se lève à la grande table? Comment... lui aussi est ici? Mais il était dans son cercueil... Il s'est levé, il m'a vu, il vient ici... Seigneur!

En effet, il s'est approché, le petit vieillard sec, au visage sillonné de rides, riant doucement. Le cercueil a disparu, il est habillé comme hier, en leur compagnie, quand ses visiteurs se réunirent. Son visage est découvert, ses yeux brillent. Comment se peut-il, lui aussi est au festin, lui aussi est invité aux noces de Cana?

— Tu es aussi invité, mon cher, dans toutes les règles, dit sa voix paisible. Pourquoi te cacher ici, on ne te voit pas... Viens vers nous.

C'est sa voix, la voix du starets Zosime... Comment ne serait-ce pas lui, puisqu'il appelle?

Le starets prit la main d'Aliocha, qui se leva.

— Réjouissons-nous, poursuit le vieillard, buvons le vin nouveau, le vin de la grande joie; vois-tu tous ces invités? Voici le fiancé et la fiancée. Voici le sage maître d'hôtel; il goûte le vin nouveau. Pourquoi es-tu surpris de me voir? J'ai donné un oignon, et me voici. Beaucoup parmi eux n'ont donné qu'un oignon, un tout petit oignon... Que sont nos œuvres? Et toi aussi, mon tendre et doux garçon, tu as su aujourd'hui donner un oignon à une affamée. Commence ton œuvre, mon cher! Vois-tu notre Soleil? L'aperçois-tu?

— J'ai peur... Je n'ose pas regarder... balbutia Aliocha.

— N'aie pas peur de Lui. Sa majesté est terrible. Sa grandeur nous écrase, mais Sa miséricorde est sans bornes; par amour, Il s'est fait semblable à nous et se réjouit avec nous. Il change l'eau en vin pour ne pas interrompre la joie des invités. Il en attend d'autres. Il les appelle continuellement et aux siècles des siècles. Et voilà qu'on apporte le vin nouveau, tu vois les vaisseaux...

Quelque chose brûlait dans le cœur d'Aliocha, l'emplissait jusqu'à la souffrance; des larmes de joie s'échappèrent de son âme... Il étendit les bras, poussa un cri, s'éveilla...

De nouveau le cercueil, la fenêtre ouverte, et la lecture calmé, grave, rythmée de l'Evangile.

Mais Aliocha n'écoutait plus. Chose étrange, il s'était endormi à genoux et se trouvait maintenant debout. Soudain, comme soulevé de sa place, il s'approcha en trois pas du cercueil, il heurta même de l'épaule le Père Païsius sans le remarquer. Celui-ci leva les yeux, mais reprit aussitôt sa lecture, se rendant compte que le jeune homme n'était pas dans son état normal. Aliocha contempla un instant le cercueil, le mort qui y était allongé, le visage recouvert, l'icône sur la poitrine, le capuce surmonté de la croix à huit branches. Il venait d'entendre sa voix, elle retentissait à ses oreilles. Il écouta encore, attendit... Soudain il se retourna brusquement et quitta la cellule.

Décidément votre héros n'est pas dans son état normal. Nous nous en doutions du reste ! Délire onirique, dans une attitude impossible à maintenir pendant un temps aussi prolongé ? La vésanie évoluera-t-elle ? Jaloux de la gloire, de son porte-parole, l'auteur gardera un mutisme obstiné sur ces questions.

A son corps défendant, luttant à chaque instant contre la lucidité de son observation, Dostoïevsky nous lâchera de temps en temps, un symptôme, un geste, un trait de caractère, qui prendront corps et permettront de supposer un diagnostic. C'est ainsi qu'on trouvera la suggestibilité, une ébauche à peine perceptible de stéréotypie, peut-être même de catatonie, de négativisme enfin. Tout cela à l'état fruste, voilé. Mais, avec cela, aucun goût pour le travail, aucune activité productrice, un manque complet de caractère et une extrême variabilité de jugement. La symptomatologie est suffisamment effacée pour ne permettre au médecin qu'un diagnostic provisoire, plein de réserve, celui de la débilité mentale.

Mais derrière celle-ci, la grande détresse du dégénéré hérédico-alcoolique, la démence précoce profile sournoisement sa silhouette hideuse sur le front d'Alexéï Karamazov.

En sera-t-il un jour la proie définitive ? Nous ne le saurons jamais.

VALEUR MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE des Frères KARAMAZOV

Lorsqu'on lit aujourd'hui, presque à un demi-siècle de distance, l'œuvre de Dostoïevsky, on est surtout surpris de la clairvoyance, de l'exactitude de l'analyse du délire d'interprétation qu'on y trouve. Quand on pense qu'en 1880, Lasèque lui-même déclarait que « l'hallucination de l'ouïe est un symptôme pathognomonique d'un délire de persécution », on reconnaîtra volontiers que l'observation de Dostoïevsky n'a été influencée par aucune connaissance scientifique. Car, si Loza revendiquait pour le romancier le droit d'utiliser tout l'arsenal du clinicien, comme tribut légitime que les Sciences doivent aux Lettres, Dostoïevsky avait en aversion tout ce qui rappelle, même de loin, les sciences et leur méthode. La science médicale, et particulièrement la physiologie expérimentale, furent l'objet de son implacable anathème (les passages même des « Frères Karamazov » où il est question de Claude Bernard en font foi). On est donc en droit de conclure que Dostoïevsky aurait considéré comme la pire injure à son talent l'analyse médico-psychologique des caractères de ses héros.

Et cependant cette analyse était inévitable.

Dostoïevsky, sans s'en douter le moins du monde, forme un pont naturel entre Leuret et Magnan. En effet, l'arrangeur de Leuret et l'interpréteur de Magnan forment deux chaînons discontinus d'une chaîne à laquelle Ivan Karamazov et Smerdiakov apportent le maillon indispensable. On a vu au cours de cette étude, que le romancier avait rapportée d'une façon on ne peut plus fidèle les caractères du délire systématisé d'interprétation chez le dégénéré. Dostoïevsky a vu avec une clairvoyance vraiment surprenante que ce délire n'est point progressif, comme le délire systématisé essentiel, celui de persécution, par exemple, que Lasèque avait déjà étudié quelques années avant avec un grand luxe de détails. Dostoïevsky d'ailleurs, ignorait tout de cette étude, et c'est là peut-être une des raisons qui lui ont permis de voir les formes de vésanie en dehors du cadre classique de l'époque.

Il a pu mettre en relief le fait très important que le délire systématisé d'un dégénéré reste circonscrit, et n'envahit pas progressivement toute la personnalité du malade, comme le premier.

Il a observé aussi avec une parfaite justesse qu'il existe chez l'interpréteur une sorte de dédoublement de la personnalité, et que *la personnalité saine*, toujours exagérée, intervient d'une façon très habile pour ne pas livrer au dehors le monde intime de *la personnalité morbide*.

Cette dissimulation, qui est une des caractéristiques fondamentales du délire d'interprétation, est une véritable priorité de Dostoïevsky. La lecture

attentive du roman permet aussi de saisir cette particularité importante que les hallucinations ne sont qu'un épisode tout à fait accessoire dans cette forme de délire. Au moment où le roman fut écrit, pareille assertion eut été une véritable hérésie dans la bouche d'un aliéniste. Elle est une vérité clinique acquise aujourd'hui.

Enfin le délire à deux, cette interprétation délirante qui entrepénètre, est encore une hardiesse qui aurait valu l'excommunication à quiconque jurait à l'époque « *In verba magistri* ». Aujourd'hui, nous nous en accommodons fort bien...

Si cependant l'étude du délire d'interprétation chez les dégénérés est une véritable trouvaille de Dostoïevsky, certaines autres formes des troubles vésaniques ont leur place, et d'importance, dans son roman.

Tout d'abord, l'alcoolisme lui-même, comme entité clinique. On l'a vu, Dostoïevsky a brossé un tableau fidèle du délire alcoolique : Délire onirique, confusional ; amnésie rétrograde, absence de la personnalité délirante incompatible avec toute action, délire d'imagination, associations par contiguïté.

On n'a vraiment que l'embarras du choix pour garnir aussi complètement que possible une observation clinique.

Remarquons aussi que le romancier tient compte de l'âge de l'alcoolique : l'écholalie chez le vieillard en est un excellent exemple. Affaiblissement de la personnalité sous l'influence de l'alcool est saisie de main de maître. Si les formes bien connues par les médecins de l'époque, la *délirium tremens*, la dé-

menne alcoolique, n'ont pas retenu l'attention du romancier, c'est que son observation était faite sans aucune idée préconçue, sans la moindre arrière-pensée didactique, sans aucun désir d'empiéter sur le domaine de la clinique.

Là enfin où le médecin s'arrête avec admiration devant le romancier concurrent (loin de nous la pensée d'accuser Dostoïevsky d'exercice illégal de la médecine), c'est dans l'étude si pénétrante de l'hérédité alcoolique. Les principales formes de la dégénérescence hérédo-alcoolique trouvent leur expression chez les héros du roman : l'alcoolisme chronique, l'épilepsie, le délire d'interprétation, une ébauche de démence précoce.

Nous ne ferons pas grief à Dostoïevsky d'avoir oublié la dyspsomanie; il ne l'ignorait pas : ses autres œuvres le prouvent abondamment, mais son but n'était point de donner dans les « Frères Karamazov » un musée de l'hérédité alcoolique, on ne peut donc que lui savoir gré de l'œuvre accomplie.

Si maintenant on se demande comment Dostoïevsky a pu faire, en dehors de la clinique, des observations d'une telle précision, il faudra dire tout de suite que son imagination n'en est pas la source principale. Il a étudié ses personnages. Non pas que la Russie ait été un lieu d'étude particulièrement favorable, mais Dostoïevsky est allé chercher lui-même son milieu. Certes il a été favorisé dans son orientation par un malheureux concours de circonstances, mais il lui fallait aussi savoir en profiter.

Fils du chirurgien major de l'hôpital Sainte-Cathe-

rine de Moscou, il a, dès son jeune âge, pris contact avec cet esprit d'observation médicale qui devait tenir toujours en éveil sa curiosité. Quant au fait précis, fouillé, rapporté à son origine première : l'étude étiologique et pathogénique, n'est-ce pas la tâche la plus attrayante du clinicien ?

Condamné au bagne, Dostoïevsky y trouva un milieu exceptionnel pour l'exercice de ses facultés d'observateur. Epileptique lui-même, il sait puiser dans le fond insondable de l'aura des détails psychologiques devant lesquels aurait peut-être reculé un esprit parfaitement équilibré. Lorsque « lassé d'un long voyage » en vain dans la misère humaine, il fouille les profondeurs, Dostoïevsky descend dans l'abîme de son subconscient, et il apporte à l'hypocrite lecteur, pour nourriture, son cœur. Mais il reste encore un endroit où Dostoïevsky a pu trouver une source merveilleuse d'observation — la Cour d'assises. Il n'y va pas seulement en spectateur. Une des chroniques de son « Journal » relative à un cas de psychose par autointoxication gravidique (complètement ignorée à l'époque) a donné lieu à la cassation d'un arrêt de la Cour d'assise de Saint-Pétersbourg, et la contre-expertise ordonnée à la nouvelle audience a parfaitement justifié les prévisions du romancier.

C'est en prison, au bagne, dans les salles d'audience que Dostoïevsky étudie les dégénérés.

Il veut les étudier dans leur milieu social.

Et son enquête entreprise sur une immense échelle, pendant de nombreuses années, donne naissance à

une quantité prodigieuse d'observations, de véritables observations cliniques, qui n'aboutissent point à un artifice anthropologique, mais à une galerie de portraits moraux animés des mouvements psychologiques les plus intenses.

Ils sont comme ces toiles de Rubens « où la vie afflue et s'agite sans cesse, comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ».

Dans sa vie aventureuse, Dostoïevsky n'a pas rencontré l'« Homo delinquanti », mais il nous montre dans une œuvre atroce, où tout le cœur humain est mis à nu, que la Société a les criminels qu'elle mérite, dans les dégénérés qu'elle engendre.

CONCLUSIONS

On trouve dans le roman de Dostoïevsky « Les frères Karamazov » une étude psychologique d'une famille de dégénérés hérédito-alcooliques.

Les quatre héros du roman, fils d'un alcoolique, présentent différents troubles vésaniques.

On trouve parmi eux :

1° Un alcoolique chronique, impulsif avec délire confusionnel onirique au moment de l'accès d'intoxication aiguë, et délire de jalousie non systématisée, d'allure passagère et périodique.

2° Deux interprétateurs, dont l'un épileptique.

3° Un cas de débilité mentale.

Il résulte de cette étude que les troubles vésaniques chez les hérédito-alcooliques sont éminemment variables; l'hérédité n'étant capable de créer qu'un terrain propice à leur évolution.

Le délire d'interprétation, étudié dans les frères Karamazov dans toute son ampleur, et les traits fixés par Dostoïevsky ont été maintenus par les cliniciens (Magnan, Sérieux et Capgras).

Personnellement, Dostoïevsky n'a pas fait d'études médicales et l'exactitude de ses observations doit être attribuée au milieu favorable où il les a prises, à son extraordinaire sensibilité, à son talent, et peut-être aussi au mal comitial dont il fut atteint.

On peut rattacher Dostoïevsky à l'école sociologique en criminologie.

Vu :	LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LE DOYEN,	ETIENNE MARTIN.
JEAN LEPINE.	

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 18 Juin 1927.

**LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GHEUSI.**

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXÉEFF. — « Les Frères Karamazow » ; en russe « Rousskoië Bogatstvo » (1881).
- ANDREEVSKY. — « Les Frères Karamazow » ; en russe, « Rousskoië Bogatstvo », 1892, t. VI.
- ANTONOVITCH. — « Roman mystique et ascétique » ; en russe « Nov. obosrénie ».
- CABANÈS (Docteur). — « Épilepsie et génie : Dostoïevsky ». (*Revue Mondiale* du 1^{er} août 1922.)
- CORDIER DE LA POTERIE. — « Alcoolisme et génie : Paul Verlaine ». Thèse médicale, Lyon 1922.
- CULERRE. — « Les frontières de la folie ». Baillière, 1888.
- DOSTOÏEVSKY. — « Les Frères Karamazov » (1880-81).
Traduit du russe par H. Mongault et M. Laval.
Bossard, 1925.
- FIGUËRE. — « L'épilepsie dans les œuvres de Dostoïevsky ». Thèse, Lyon 1924.
- GIDE (A.). — « L'âme de Dostoïevsky ». Bossard, 1924.
- GOLOVINE. — « Le Roman russe et la Société russe » (en russe). Saint-Pétersbourg, 1897.
- GRASSET (Docteur). — « Demi-fous et demi-responsables ». Alcan, 1907.
- HAMEL. — « Syndrome confusionnel, premier stade de la démence précoce ». *Journal de Neurologie*, 1910.
- KONI. — « Dostoïevsky criminaliste ». Saint-Pétersbourg, 1908.

- KORSAKOFF. — « Traité de Psychiâtrie » (en russe), 1893.
- LACASSAGNE et ETIENNE-MARTIN. — « Précis de Médecine légale ». Masson, Paris 1922.
- LELUT. — « Le Génie, la Raison et la Folie. Le Démon de Socrate ». Paris, 1885.
- LIBERT. — « L'encéphale », 1912.
- MAGNAN. — « De l'alcoolisme, des diverses formes du délire alcoolique et de leur traitement ». Paris, 1894.
- « Leçons cliniques sur les maladies mentales ». Paris, 1894-95.
- MAGNAN et LEGRAIN. — « Les dégénérés. Etat mental et syndrome épisodique ». Paris, 1895.
- MANTEGAZZA. — « De la névrose des grands hommes ».
- MARKOFF. — « Le romancier psychiâtre »; en russe « Rousskaïa Rietch », 1879, t. V et VI.
- MARTIN (Etienne). — De nombreux articles sur l'alcoolisme, la dégénérescence, le délire d'interprétation, la démence précoce, l'épilepsie.
- MERJKOVSKY. — « Tolstoï et Dostoïevsky ». Paris, 1903.
- MIKHAÏLOVSKY. — « Pissemsky et Dostoïevsky » (en russe), tome VI.
- « Dostoïevsky. Un talent cruel ».
- MILLER. — « Les Karamazov » (en russe). Saint-Petersbourg, 1886.
- MOREL. — « Etudes cliniques », 1851-53.
- PASCAL (M^{lle}). — *Presse Médicale*, 1907.
- *Archives de Neurologie*, 1907.
- PERSKY (S.). — « La vie et l'œuvre de Dostoïevsky ».
- PRINCE. — *Revue de Psychiâtrie*, 1912.
- REGIS. — « Précis de psychiâtrie », 1923.
- SCABITCHEVSKY. — « Histoire de la littérature russe » (en russe), chap. XI.
- SEGALIN. — « L'observation médicale chez les écrivains naturalistes ». Thèse, Bordeaux, 1901-02.
- SÉRIEUX et CAPGRAS. — « Les folies raisonnantes. Le délire d'interprétation ». Paris, 1909.
- *Revue de Psychiâtrie*, 1908.
- SERBSKY. — « Manuel des maladies mentales » (en russe). Moscou, 1907.

SLOUTCHEVSKY. — « Dostoïevsky et la suggestion ». Ne-
délia, 1893, t. I et II.

SOUKHANOFF. — « Maladies mentales ». Pétrograd, 1914.

— *Revue de Psychiatrie*, 1912.

TRIBOULET, MATHIEU, R. MIGNOT. — « Traité de l'alcoolis-
me ». Paris, 1905.

ZIELINSKY. — « Commentaires critiques des œuvres de
Dostoïevsky » (en russe), t. III.

TABLE des MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Introduction	9
Mitia	13
Ivan Fiodorovitch	19
Smerdiakov	35
Alexei Fiodorovitch	53
Valeur médico-psychologique des <i>Frères Kar-</i> <i>mazov</i>	67
Conclusions.....	73
Bibliographie.....	75
